

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique
Université Mohamed Seddik Benyahia, Pôle universitaire de Tassoust-Jijel



Faculté des lettres et des langues
Département de lettres et de langue française
Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Master
Option : Sciences du langage

Thème

Diaphores dans « la chute » d'Albert Camus.

Présenté par :
KRIKET Imène

Directeur de recherche :
BEDOUHENE Noureddine

Membres du jury :

Président :

Rapporteur :

Examinatrice :

Année universitaire : 2017/2018

REMERCIEMENTS

En préambule à ce mémoire, je tiens à remercier sincèrement tous ceux qui m'ont aidée et contribué à l'élaboration de ce travail.

Je commence d'abord par remercier Monsieur Bedouhene Noureddine qui, en tant que directeur de recherche, s'est toujours montré disponible et à l'écoute tout au long de la réalisation de ce mémoire, ainsi qu'au temps et à l'inspiration qu'il m'a apporté, sans quoi ce mémoire n'aurait jamais vu le jour.

Je remercie également mes chers parents qui ont toujours été là pour moi, ainsi que mes frères et ma sœur.

Mes remerciements vont également à mes enseignants pour leur disponibilité et leurs précieux enseignements, et surtout à Mademoiselle Kouras Sihem et à Monsieur Sissaoui Abdelaziz qui trouvent là ma vive gratitude et mon profond respect.

Dédicaces

A mes très chers parents

A mes aimables frères

A ma chère sœur

« Quand on dit qu'un énoncé fait sens, il fait d'abord texte. »

Antoine Culioli (2003 :147-148)

Table des matières

Introduction générale.....

Première partie. Cadrage méthodologique et théorique

Chapitre I. Méthodologie de travail

1. Définition du sujet.....

2. Objectifs.....

3. Justification du choix.....

4. Etat de la recherche

5. Problématique

6. Hypothèses

7. Le corpus.....

7.1. Présentation du roman "la chute"

7.2. Résumé de l'ouvrage "la chute".....

Chapitre II. Ancrage théorique de la recherche

Introduction.....

1. Aperçu sur la linguistique textuelle.....

2. La cohérence et la cohésion

2.1. La cohérence

2.2. La cohésion

3. Les diaphores

3.1. L'anaphore

3.1.1. L'anaphore pronominale.....

3.1.2. L'anaphore nominale

3.1.3. L'anaphore adverbiale

3.1.3. L'anaphore verbale

3.1.4. L'anaphore adjectivale

3.2. La cataphore

3.2.1. La cataphore intraphrastique.....

3.2.2. La cataphore interphrastique.....

Conclusion.....
Deuxième partie : Analyse des diaphores	
Chapitre I. Analyse des anaphores	
Introduction
1. Analyse des anaphores pronominales.....
2. Analyse des anaphores nominales.....
3. Analyse des anaphores adverbiales
4. Analyse des anaphores verbales.....
5. Analyse des anaphores adjectivales
6. Commentaire des résultats.....
7. Remarques conclusives.....
Chapitre II. Analyse des cataphores.....
1. Analyse des cataphores intraphrastiques
2. Analyse des cataphores interphrastiques
3. Commentaire des résultats
4. Remarques conclusives
Conclusion
Conclusion générale.....
Bibliographie.....
Annexe.....
Résumé.....

Introduction générale

Notre thème de recherche a pour intitulé *Diaphores dans la chute d'Albert Camus*. Il faut signaler toutefois que notre objectif n'est pas d'intervenir sur la place de la phrase dans l'analyse textuelle et de la remettre en cause comme unité d'analyse, nous essayerons juste de dégager la fonction des unités linguistiques qui assurent un rôle au niveau textuel. En d'autres termes, nous nous limiterons à dégager les différentes catégories lexicales et grammaticales des diaphores et monter leur place dans l'organisation textuelle.

Cette recherche s'inscrit en sciences du langage et plus particulièrement en linguistique textuelle. De ce fait, nous pouvons dire que la linguistique textuelle est une étude linguistique des textes qui ne prend pas en considération leurs conditions de production. Elle vise à dégager les matériaux linguistiques qui assurent la progression thématique et la cohésion sémantique des textes.

Par ailleurs, nous ne pouvons pas analyser les reprises textuelles en dehors de la fonction syntaxique de l'antécédent. En effet, c'est cette fonction qui détermine le type de la reprise, anaphorique ou cataphorique. Dans notre cas, nous décrivons la relation sémantique entre l'antécédent et la reprise en fonction de la position syntaxique des deux éléments.

Notre mémoire se divise en deux parties. La première partie compte la méthodologie et le cadrage théorique de la recherche. Il est question dans le chapitre méthodologie de définir le sujet de recherche, d'en évoquer les motivations, les objectifs et l'état de lieux de la recherche. Ensuite, seront exposées la problématique et les hypothèses. Enfin nous procéderons à la biographie de l'auteur Albert Camus, à la présentation du roman "la chute" et à son résumé.

Dans la partie théorique, il sera question d'évoquer, dans leurs grandes lignes, les concepts qui nous serviront d'outils dans la partie suivante. Il s'agit entre autres de donner un bref aperçu sur la linguistique textuelle, de définir les concepts de cohérence et de cohésion et de délimiter ainsi ceux d'anaphore et de cataphore.

La deuxième partie du mémoire est l'occasion d'analyser le corpus. Cette partie se divise également en deux chapitres essentiels : analyse des anaphores et analyse des cataphores présentes dans le roman "la chute".

Première partie

Cadrage méthodologique et théorique

Chapitre I

Méthodologie de travail

Pour rappel, notre étude porte sur les diaphores dans le roman "la chute" d'Albert Camus.

Dans ce chapitre, il s'agit de description méthodologique de la recherche. Nous commençons par les objectifs et les motivations liées aux choix du sujet. Nous passerons par la suite à l'état de la recherche qui sera suivi de la problématique ainsi qu'aux hypothèses avancées en vue d'y répondre. La méthodologie compte également une partie consacrée à la biographie de l'auteur Albert Camus, à la présentation du roman "la chute" et à son résumé.

1. Définition du sujet

Notre recherche a pour objectif d'analyser les diaphores dans "la chute" d'Albert Camus.

2. Objectifs

Cette étude permet d'atteindre un certain nombre d'objectifs que nous nous sommes fixée, à savoir :

- Vérifier comment se manifestent les diaphores dans le roman.
- Dégager les différentes catégories lexicales et grammaticales des anaphores et des cataphores et montrer leur place dans l'organisation textuelle du roman.
- Eclairer le rôle des anaphores présentes dans la chute.

3. Justification du choix

Nous avons constaté l'usage intensif des diaphores dans "la chute". En tant qu'étudiante formée en sciences du langage, nous nous sommes intéressée aux types d'anaphore et de cataphore afin de montrer leur place dans l'organisation textuelle.

De plus, nous nous sommes inspirée des travaux de Jean Michel Adam qui s'inscrivent dans le domaine de la linguistique textuelle. Cependant "la chute" de Camus apparaît exceptionnel dans ce paradigme de la reprise grammaticale et lexicale. La narration se déroule dans un long monologue où des personnages imaginaires interviennent et rend problématique les reprises.

4. Etat de la recherche

Ce travail a été élaboré à partir de plusieurs théories qui nous ont permis de tirer les grandes lignes de notre recherche, à savoir les types d'anaphore et de cataphore, et la notion de cohérence et de cohésion, le tout dans la limite de la linguistique textuelle.

Comme préalablement évoqué, notre travail s'inspire des différentes recherches qui traitent le phénomène de diaphores et les différentes catégories lexicales et grammaticales qui s'y rattachent, celles-ci sont dégagées grâce à l'analyse des textes.

Nous nous baserons essentiellement sur la théorie d'Adam, parce qu'il s'agit d'une théorie qui prend en charge la production co(n) textuelle du sens. Nous nous baserons aussi sur les travaux du point de vue sémantique, cognitif et pragmatique, notamment ceux de Dominique Maingueneau, Kesik Marek, Michel Charolles, Michel Maillard, Denis Apothélos et Georges Kleiber.

Le phénomène de diaphores a suscité l'intérêt de nombreux linguistes et chercheurs. Nous citons par exemple, le livre publié par Jean Michel Adam en 2005. Ce livre s'intitule: « La linguistique textuelle, introduction à l'analyse textuelle des discours ». Dans cet ouvrage, il est question de dégager les types d'anaphore et de faire la distinction entre la cohérence et la cohésion.

De son côté, Dominique Maingueneau a publié un ouvrage intitulé : « L'analyse de discours » dans lequel il fait la distinction entre cataphore intraphrastique et interphrastique.

Ayant constaté que l'objet d'analyse choisi par ces recherches était le texte, nous avons opté par le choix de cet objet d'analyse.

5. La problématique

Les diaphores sont des reprises qui assurent la continuité et la progression thématique du texte. Comme montré à travers l'état des lieux, les recherches sur les diaphores ne sont ni récentes ni exclusives. Cependant, chaque linguiste a sa propre méthode d'analyse.

Lire un texte littéraire est un acte complexe qui se fonde sur le va -et-vient continu entre le contenu et l'expression formelle à laquelle est attribuée une signification. Ainsi la littérature s'amalgame-t-elle à la linguistique .Si l'une règne, l'autre gouverne. Dans notre étude nous essayerons d'approcher un texte littéraire à travers le prisme des mécanismes linguistiques qui assurent sa continuité thématique. Il est à préciser que notre travail visera l'analyse des diaphores dans la chute qui va constituer notre corpus.

Nos observations et nos lectures nous mènent à se poser la problématique suivante :

Comment se manifestent les diaphores dans la chute d'Albert Camus ?

A cette question, nous nous sommes posé d'autres questions de recherche

Les anaphores réfèrent-elles uniquement à du déjà dit ?

Les anaphores, assurent-elles la cohérence et la cohésion du texte ?

6. Les hypothèses

Afin de répondre à ces questions, nous avançons quelques hypothèses que nous confirmerons ou infirmerons par le biais de notre étude. Ainsi nous supposons que :

- La présence des anaphores et des cataphores serait utilisée pour assurer la cohérence et la cohésion du texte.
- Les anaphores pourraient référer à un contenu sous-entendu.
- Les anaphores assureraient la cohérence et la cohésion du texte, ainsi que la progression de l'information par leurs variations.

7. Le corpus

7.1 Biographie de l'auteur Albert Camus

Selon un article publié dans le site : <http://www.alalettre.com/camus-bio.php>, Albert Camus (1913-1960) est un écrivain français, et l'un des principaux acteurs de la vie intellectuelle française de l'après-guerre.

Issu d'une famille modeste, Albert Camus est né en Algérie, où il passe son enfance et son adolescence. Il fait des études de philosophie et publie plusieurs essais avant de se lancer dans le journalisme. Il s'installe à Paris, où il publie son premier roman, "l'Étranger" (1942). Cette œuvre marque le début d'un cycle consacré à l'absurdité de l'existence, qui comprend également un essai (le Mythe de Sisyphe, 1942) et deux pièces de théâtre (le Malentendu en 1944 et Caligula en 1945).

Albert Camus s'engage lui-même dans de nombreuses luttes au cours de sa vie : il participe activement à la Résistance par ses écrits dans le journal "Combat", milite contre la peine de mort et lance un appel à la réconciliation pendant la guerre d'Algérie. En 1957, il reçoit le prix Nobel de littérature pour avoir « mis en lumière les problèmes qui se posent de nos jours à la conscience des hommes ».

7.2 Présentation du roman "la chute"

La Chute est un court roman d'Albert Camus publié à Paris chez Gallimard en 1956, réparti en six chapitres non numérotés dont les événements ont lieu pendant cinq jours successifs. Camus y écrit la confession d'un homme à un autre imaginaire, rencontré dans un bar d'Amsterdam. Le roman devait initialement faire partie du recueil "L'Exil et le Royaume" qui sera publié en 1957 et qui constitue la dernière œuvre « littéraire » publiée par Camus.

Ce qui peut surprendre dans cette œuvre est la narration et le dialogue ; en effet, une seule personne parle : l'homme qui se confesse. Ce fait peut être mis en parallèle avec "L'Étranger" où, comme dans "La chute", le lecteur n'aura d'informations que via la focalisation de celui qui s'exprime tout au long du roman.

7.3 Résumé de l'ouvrage "la chute"

Jean-Baptiste Clamence est le personnage principal et narrateur unique du roman. Dans un bar d'Amsterdam, le Mexico City, Clamence aborde un compatriote. C'est alors que débute le monologue, qui ne finit qu'à la fin du roman.

Il se présente et explique qu'il est « juge-pénitent ». Cette profession consiste en fait à s'accuser soi-même afin de pouvoir se faire ensuite juge.

Durant tout le roman, Clamence s'accusera lui-même de ne pas avoir sauvé quelqu'un : il s'agit de sa propre chute. Clamence va, à la fin de la soirée, raccompagner son compagnon.

Alors qu'ils traversent le quartier juif, il évoque ce qu'il sait des horreurs de la Seconde Guerre mondiale et des crimes des nazis. Il lui parle également de la Hollande, qu'il présente comme un « pays de marchands et de rêveurs », ville qu'il aime pour son cosmopolitisme. Clamence laisse son compagnon un peu plus loin, devant un pont : il lui explique qu'il ne le traversera pas car il s'est juré de ne plus jamais franchir un pont, la nuit. Enfin, il donne rendez-vous au lendemain à son compagnon du soir.

Le jour suivant, les deux hommes se retrouvent au même endroit et la conversation reprend, bien que ce ne soit qu'un monologue de Clamence. Clamence parle de son passé : il fut un temps un brillant avocat, vivant à Paris. Il y appréciait une existence tranquille. Il avait le respect de son entourage et de ses pairs et défendait des causes nobles ; il sortait et rencontrait des gens intéressants. Il avait tout, il était heureux et avait de l'estime pour lui-même, estime qui s'approche cependant avec la prétention : il se pensait en réalité au-dessus des autres, se moquant de leur jugement. Il était alors dans une sorte de conformité qui lui allait ; tout était réglé, tout se passait pour le mieux, tous ses actes étaient calculés. Il explique ensuite qu'un soir d'automne, il entendit un rire sur un pont, il n'a pas cherché d'où cela venait. Après être rentré chez lui, il se regarde dans une glace et se rend compte que son sourire semble double. Il ne se sent plus bien : c'est alors que sa chute commence.

Clarence, le jour suivant, reprend son monologue auprès de son interlocuteur. Il raconte que ce rire sur le pont, dont il lui a parlé la veille au soir, lui a montré sa vanité, et lui a fait voir ce qu'il ne voulait pas voir. Il a ainsi pris conscience qu'il était orgueilleux et qu'il pouvait faire du mal autour de lui ; il s'en rendit particulièrement compte un jour alors qu'il a une altercation au volant de sa voiture. Il prend conscience que sa vanité est présente partout, même dans ses relations avec la gent féminine. Il explique qu'il s'est découvert double, comme son sourire.

Cette prise de conscience a mené à une remise en question de sa propre personne, et un souvenir lui revient en tête : il se souvient qu'un soir, il avait vu une jeune femme se jeter d'un pont dans la Seine, à Paris, et qu'il n'avait pas été courageux, il n'avait pas cherché à la sauver, il avait simplement continué son chemin, comme indifférent et peureux. C'est la chute physique de cette jeune femme qui a créé sa chute sociale et psychologique, durant laquelle ses convictions et ses certitudes vacillent.

Le lendemain, le monologue reprend sur une île. Clarence raconte qu'il avait découvert une certaine hypocrisie de sa personnalité, en réalité très humaine, qui s'apparente à une mascarade pour briller en société, une comédie : les actes calculés, les apparences ainsi de ses réflexions sur l'amitié et la sincérité. Il se moque à présent de tout cela. Clarence rentre en bateau à Amsterdam avec son interlocuteur. Pris de nostalgie, il fait le récit de ses périples en Grèce ; des souvenirs lui reviennent, de la nature et de la beauté pure de ses paysages. Il enchaîne sur la recherche de l'amour, où il se lança en vain. Déçu et déprimé, il a ensuite sombré dans ce qu'il appelle la débauche, l'alcool, ce qui a amplifié ce qu'il appelle encore son « malconfort ». Il admet sa part de responsabilité, il est coupable, mais tous les hommes le sont au fond : il se repentit de ses péchés. Même le Christ a donné l'exemple de sa culpabilité en mourant sur la croix pour une faute : il se sentait coupable, selon lui, du massacre des enfants de Judée.

Le cinquième et dernier jour du récit montre Clarence, malade, cloué au lit par la fièvre. Ne pouvant sortir, son interlocuteur est venu chez lui. Clarence expose comment une fois, en prison durant la guerre, il avait volé de l'eau à un autre compagnon de cellule mourant. Il n'en est pas fier, et veut dire la vérité à ce sujet.

Puis il indique qu'il a un tableau célèbre caché dans un placard, recherché par la police : « Les Juges intègres » de Van Eyck ; il fait donc du recel. Il espère étrangement que ce recel lui vaudra une arrestation.

Clarence va se lever pour voir la neige par la fenêtre. Il révèle qu'à chaque fois qu'il aborde quelqu'un, il aimerait que ce soit un policier, qu'il se fasse arrêter et passe aux aveux (une nouvelle fois), mais il n'a jamais eu cette chance.

Chapitre II

Ancrage théorique de la recherche

Introduction

Le texte est devenu l'objet d'études de la linguistique. Il n'est plus une simple suite de phrases posées les unes à côté des autres, mais plutôt un tout organisé qui a un sens logique. Les différents textes qui se trouvent dans les romans, constituent désormais un nouvel objet d'analyse pour les linguistes. Notre travail s'inscrit dans le champ de la linguistique textuelle, puisqu'il prend en charge l'analyse des diaphores, *anaphores et cataphores*, dans le roman "la chute" d'Albert Camus. Pour mener à bien cette analyse, il est essentiel de limiter le cadrage théorique de cette recherche. De ce fait, dans le présent chapitre, il est question de donner un aperçu sur la linguistique textuelle, de distinguer la cohérence de la cohésion et de définir les types d'anaphore et de cataphore.

1. Aperçu sur la linguistique textuelle

La linguistique textuelle est une discipline jeune. Elle est apparue dans les années 1950 en Allemagne, elle s'est développée dans le cadre du second Cercle de Prague (Mathesius 1929, Danes 1978 et Firbas 1964) et, en Angleterre, chez Halliday et Hasan (1976) qui sont les premiers à ne pas grammaticaliser le transphrastique en considérant le texte comme une seule unité grammaticale ou comme une simple suite de phrases.

Un texte [...] n'est pas un simple enchaînement de phrases [string of sentences]. En d'autres termes, il ne s'agit pas d'une grande unité grammaticale, de quelque chose de même nature qu'une phrase mais qui en différencierait par la taille – une sorte de superphrase. Un texte ne doit pas du tout être vu comme une unité grammaticale, mais comme une unité d'une autre espèce : une unité sémantique. Son unité est une unité de sens en contexte, une texture qui exprime le fait que, formant un tout [as a whole], il est lié à l'environnement dans lequel il se trouve placé. (1976 : 293 ; traduction de Adam 2008 :2).

Dans cette définition, le texte ne doit pas être considéré comme une simple suite de phrases ni comme une seule unité grammaticale, mais plutôt comme un tout cohérent qui a un sens logique.

Dans ses derniers travaux, Eugenio Coseriu, qui a été un des premiers à utiliser le terme « linguistique textuelle », distingue la « grammaire transphrastique » considérée comme une extension de la linguistique classique, de la « linguistique textuelle » qui est une théorie de la production co(n)textuelle de sens en se basant sur l'analyse de textes concrets. C'est cette démarche que Jean Michel Adam appelle « *analyse textuelle des discours* ».

Selon Jean Michel Adam, la linguistique textuelle est aussi continuatrice de la définition du discours que se donnent des linguistes fondateurs de la linguistique moderne comme Ferdinand de Saussure, Gustave Guillaume et surtout Emile Benveniste. Benveniste se sépare de Saussure et se rapproche de Guillaume en instaurant dans la langue « une division fondamentale, toute différente de celle que Saussure a tentée entre langue et parole ». Comme Guillaume faisait de la phrase « l'unité d'effet du langage ». Benveniste la considère comme l'unité de la communication humaine, il ajoute :

« La phrase est l'unité du discours. [...] La phrase est une unité, en ce qu'elle est un segment de discours. [...] C'est une unité complète, qui porte à la fois sens et référence : sens parce qu'elle est informée de signification, et référence parce qu'elle se réfère à une situation donnée ». (Benveniste, 1966 : 130). Dans le système de signes, le sens d'une unité est le fait qu'elle est signifiante. Quand nous nous demandons « quel est ce sens ? » ; il s'agit alors de la référence. Chaque énoncé et chaque terme de l'énoncé a ainsi un référent dont la connaissance est impliquée par l'usage natif de la langue et l'analyse de ce référent est une tâche distincte, souvent difficile qui n'a rien de commun avec le maniement correct de la langue.

La distinction entre la linguistique textuelle et l'analyse du discours est importante. Ces deux disciplines qui se sont développées parallèlement ont toutes deux comme objet d'analyse des unités transphrastiques. Leur différence réside dans leur point de vue : la linguistique textuelle considère le texte comme unité fermée et étudie la manière dont les phrases doivent s'enchaîner et s'ordonner afin de construire un texte ayant un sens logique et cohérent.

Quant à l'analyse du discours, c'est une discipline qui a pour objet d'étude « le discours ». Nous pouvons dire qu'à la différence de la linguistique textuelle, l'analyse du discours prend en compte les conditions de production qui jouent un rôle principal dans l'interprétation et la compréhension de l'unité analysée. Les mêmes unités transphrastiques peuvent donc être étudiées selon les deux domaines, suivant des visées différentes. Alors que la linguistique textuelle fait l'objet de l'organisation interne du texte, l'analyse du discours s'intéresse aux éléments relevant de la situation d'énonciation.

Depuis leur émergence, dans les années 1950, l'analyse de discours et la linguistique textuelle se sont développées de façon autonome. Elles ne se sont guère croisées que dans les travaux de Denis Slakta (1977).

Selon Dominique Maingueneau, c'est sur de nouvelles bases que nous pouvons aujourd'hui mettre en relation une linguistique textuelle débarrassée des illusions de la grammaire de texte et des typologies de texte et une analyse de discours renouvelée.

2. La cohérence et la cohésion

En linguistique textuelle, il y a deux concepts fondamentaux qui servent de critères pour distinguer ce qui fait réellement partie du texte de ce qui n'a rien avoir avec lui ; sont « la cohérence » et « la cohésion ».

« Il ne suffit pas pour qu'un texte soit reçu comme bien formé, qu'il se compose de phrases grammaticalement correctes, mises bout à bout » (Reicheler- Béguelin et al, 1990 :125).

Dans cette citation, la grammaticalité d'une phrase ne suffit pas à en faire un texte. Le texte doit répondre à d'autres règles qui dépassent les limites de la grammaire de phrase et qui répondent aux notions de cohérence et de cohésion.

La majorité des étudiants utilise le terme cohérence pour englober les deux concepts. Quant à nous, nous préférons les distinguer comme beaucoup de chercheurs l'ont fait aujourd'hui.

2.1 La cohérence

La cohérence est considérée comme l'un des concepts fondamentaux de la linguistique textuelle. Elle *« n'est pas dans le texte, offerte au regard, elle suppose l'activité d'un interprète qui, s'appuyant sur un réseau complexe d'indices, va activer et faire interagir un ensemble de savoirs linguistiques, intradiscursifs et encyclopédiques pour construire son parcours »*. (Maingueneau, 1991 :209). Selon Maingueneau, la cohérence renvoie à un savoir partagé par l'auteur et le lecteur. Savoir qui relève du monde réel et qui est extralinguistique.

La cohérence assure donc l'interprétabilité d'un texte, *« par exemple les données informationnelles, portant sur des actions ou des situations, qui sont susceptibles d'être congruentes avec le monde de celui qui évalue ces données. Entrent dans ces propriétés [pragmatiques], des connaissances culturelles, des valeurs morales ou idéologiques, des lieux communs, etc., C'est-à-dire un savoir présumé partagé »*. (Neveu, 2000 :21). Dans cette citation, la cohérence est un jugement basé sur les différentes connaissances du monde. Une structure textuelle qui sera évaluée comme non-cohérente selon un tel lecteur pourra être acceptée comme cohérente selon un autre lecteur.

2.2 La cohésion :

Quant à la notion de cohésion, elle « désigne les faits de continuité et de progression sémantiques et référentielles produits dans un texte par un dispositif spécifiquement linguistique ». (Neveu, 2000 :21).

Dans cette définition, pour qu'il y ait cohésion, il faut qu'il y ait un sens logique et une harmonie entre les différents éléments du texte assurés généralement par un ensemble des mécanismes linguistiques.

La cohésion d'un texte est déterminée selon quatre règles proposées par Charolles : les règles de répétition, de progression, de relation et de non-contradiction. Suivant ces règles pour qu'un texte soit cohésif :

- Il est nécessaire pour que certains éléments et certaines informations soient repris ou répétés tout au long du texte pour en assurer l'intégralité (règles de répétition).
- De nouvelles informations doivent y être incluses au fur et à mesure que le texte se développe, pour qu'il puisse y avoir une progression sémantique et pour que le texte puisse aboutir à une fin (règle de progression).
- Les informations doivent être reliées entre elles et il faut qu'elles manifestent un certain lien logique (règle de relation).
- Il faut aussi que les informations que le texte comporte soient compatibles entre elles et qu'elles ne se contredisent pas (règle de non-contradiction).

En définitive, nous pouvons dire que les jugements de la cohérence dépendent de la connaissance du monde et de la situation partagées ou non par l'auteur et le lecteur, alors que la cohésion textuelle s'évalue en fonction de l'organisation sémantique interne.

3. Les diaphores

C'est Michel Maillard en 1972 qui, en utilisant un hyperonyme pour couvrir les deux processus de sens contraire que sont l'anaphore et la cataphore, propose le terme récent de « diaphore ».

3.1 L'anaphore

Dans le cas de l'anaphore, le mot reprend un mot qui se place dans la phrase précédente, ou bien certains mots reprennent un élément qui se trouve plus haut dans le texte.

La théorie textuelle de l'anaphore impose la notion de texte comme élément central de définition. Ainsi Ducrot et Todorov définissent l'anaphore en termes d'interprétation. Ils considèrent en effet qu'«un segment de texte» est anaphorique s'il faut se reporter à une autre partie de ce même texte pour lui donner une interprétation.

Nous retrouvons cette même notion d'interprétation dans les travaux de Reicheler- Béguelin, ceux de Wiederspiel et ceux de Corblin, celui-ci définit l'anaphore comme «un rapport de dépendance» dans la mesure où un élément B est nécessairement interprété grâce à «la mise en connexion » à A.

L'anaphore est donc un phénomène de dépendance interprétative de deux unités, dont la première, à laquelle se reporte la seconde, l'anaphorique, est appelée «interprétant», «réfèrent», ou encore «antécédent ».

Selon Wiederspiel, Une connexion anaphorique met en relation un terme supérieur, l'antécédent, qui communique une valeur à un terme inférieur, qui n'est autre que l'élément anaphorique. Milner ajoute que cette connexion régit une relation structurelle caractérisée par trois propriétés. La première est celle de la relation fondamentalement asymétrique existant entre un premier terme anaphorisé et un second terme anaphorisant. En effet, «l'anaphorisé» est un nom et «l'anaphorisant» est un pronom de troisième personne. La relation entre les deux termes est alors marquée par la référence virtuelle que le nom anaphorisé apporte au pronom, qui en est, par nature, dépourvu. Défini ou indéfini, le nom doit donc être pourvu d'une référence virtuelle. Dans le second cas, il y a «homogénéité catégorielle» puisque l'anaphorisé et l'anaphorisant sont tous deux des noms. Mais, contrairement à la relation précédente, «la différence de l'indéfini au défini est cruciale : le pivot de la relation est en effet que le réfèrent de l'anaphorisant soit tenu pour identifier du seul fait de la relation qu'il entretient avec le réfèrent de« l'anaphorisé». La seconde propriété de la connexion anaphorique est celle de la non transitivité, qui apparaît dans l'anaphore pronominale (*un livre...il...il...le*), car le propre d'un pronom est de ne pouvoir être qu'anaphorisant et jamais anaphorisé. En effet, «un pronom anaphorique ne peut fonctionner comme premier terme d'une relation d'anaphore». Enfin, une relation anaphorique est par définition non réflexive. En effet, on ne peut concevoir qu'«un terme soit anaphorisant ou anaphorisé de lui-même». Une autre particularité, qui s'ajoute à ces trois propriétés, selon Wiederspiel, est celle de la «dépendance nécessaire d'un item à son antécédent, autrement dit de sa non-autonomie».

Corblin résume que l'anaphore est une relation structurelle, définie comme asymétrique, intransitive, non réflexive entre deux segments textuels dont l'un (l'anaphorisant) est dépendant de l'autre (l'anaphorisé).

La théorie textuelle de l'anaphore fait de celle-ci un processus référentiel où une expression anaphorique renvoie à un référent déjà mentionné dans le texte. Les expressions anaphoriques entretiennent, par conséquent, des relations coréférentielles avec leur antécédent.

3.1.1 L'anaphore pronominale

L'anaphore pronominale est l'un des mécanismes de la continuité textuelle, qui peut être assurée par divers pronoms : personnel, relatif, possessif, démonstratif, et indéfini. Généralement, l'ensemble des pronoms joue un rôle primordial dans la cohérence et la cohésion du texte. Cependant chaque type de pronom a son propre rôle dans la construction textuelle. En effet, ils peuvent reprendre le référent par trois procédés différents :

- **Anaphore pronominale totale** si le référent est repris exactement par le pronom. Dans l'exemple ci-dessous, le pronom " il " reprend totalement le nom "homme".
L'homme a quitté le pays. **Il** est parti en France.

- **Anaphore pronominale partielle** si le pronom reprend partiellement le référent. Dans les exemples ci-dessous, les unités "l'une" et "l'autre", " en " reprennent partiellement les référents "deux filles" et "poires".

Ex. :

Deux filles sont venues, **l'une** est descendue, **l'autre** est montée.

Le garçon a acheté **des poires**. Il **en** a mangé trois.

3.1.2 L'anaphore nominale

L'anaphore nominale comporte plusieurs déterminants (définis, possessifs ou démonstratifs).

Elle peut prendre plusieurs formes et entretenir plusieurs types de relation avec leur antécédent :

- **L'anaphore fidèle** : c'est la reprise du nom qui se caractérise par un simple changement de déterminant. La reprise du groupe nominal s'accompagne le plus souvent du remplacement d'un déterminant indéfini par un déterminant défini.

Ex. :

Un homme est venu avec sa femme. **Cet homme** est revenu, elle est restée.

- **L'anaphore infidèle** : c'est une reprise par changements lexicaux. Le groupe nominal anaphorique contient des éléments différents de son antécédent (synonymie, hyperonymie etc).

Ex. :

"Notre voisin a **un chien** ; **cet animal** s'appelle Johnny."

- **L'anaphore conceptuelle (ou résomptive ou résumante)** : l'expression anaphorique ne reprend pas un groupe nominal ou un segment antérieur particulier. Elle résume le contenu d'une phrase, d'un paragraphe ou de tout un fragment de texte antérieur.

Ex. :

Notre chien est passé sous une voiture. Cet accident a laissé des traces.

3.1.3 L'anaphore adverbiale

M. Riegel considère les adverbes ainsi, pareillement ou là comme les anaphores adverbiales possibles. Ils peuvent reprendre un fragment du texte déjà mentionné.

Ex. :

"Entrons dans **cette galerie**, c'est **là** qu'on a crié." (Musset, *On ne badine...*).

Ex. :

"**Comme la vue d'un portrait suggère à l'observateur l'impression d'une destinée, ainsi la carte de France révèle notre fortune.**"(Charles de Gaule).

3.1.4 L'anaphore verbale

Cette anaphore se réalise par le verbe **faire** avec un pronom complément, lui-même anaphorique **le**.

Ex. :

Aicha ne sait pas **réparer sa voiture**, mais le mécanicien peut **le faire**.

3.1.5 L'anaphore adjectivale

L'anaphore adjectivale se réalise généralement par l'adjectif **tel** renvoyant à une proposition qui le précède. Cet adjectif peut également représenter un groupe nominal.

Ex. :

C'est **un fait** que, **tel** qu'il est, il me plaît.

3.2 La cataphore

Le terme de cataphore désigne le contraire du terme d'anaphore. Il a été proposé pour la première fois par K. Bühler en 1937. Cela veut dire que cette expression est plus jeune que celle d'anaphore, utilisée par Apollonios Dyscole déjà au 20e siècle.

L'histoire du concept de cataphore est présentée de façon claire et concise par Kesik dans son ouvrage *La cataphore*, publié en 1989.

Selon Kesik Marek, La cataphore est utilisée moins fréquemment que l'anaphore. Elle peut être définie comme la relation entre une unité linguistique et le contexte linguistique postérieur permettant d'identifier le référent de cette unité.

L'opposition anaphore/cataphore apparaît dans presque tous les travaux traitant du phénomène de la cataphore. Nous distinguerons ici avec Kesik deux principales tendances des recherches antérieures aux siennes sur l'opposition anaphore/cataphore : «*d'une part, une "version faible" de l'hypothèse du vecteur inversé, où la cataphore est supposée avoir sa spécificité; d'autre part, une "version forte" de cette hypothèse, où la cataphore devient une simple anaphore anticipante*». (Kesik ,1989 : 65). Selon Kesik, la première tendance donne à la cataphore sa spécificité tandis que la deuxième tendance considère la cataphore comme une anaphore anticipante. À la première tendance appartiennent les approches de Maillard, de Halliday et Hasan, de Wilmet et de Harma. En revanche, les approches de Lyons et de Lérat font partie de la seconde tendance. Les premiers distinguent entre «anaphore rétrospective», ou référence anaphorique normale s'appliquant en arrière, et «anaphore anticipante», ou référence anaphorique s'appliquant en avant. Les seconds voient aussi dans la cataphore «une anaphore inverse, c'est-à-dire anticipante».

De son côté, Kesik prouve que la cataphore n'est pas le symétrique en aval de l'anaphore. Partant de l'hypothèse d'une complémentarité référentielle entre l'anaphore et la cataphore, l'auteur les confronte :

Sur le plan ontologique, l'anaphore tend avant tout vers les humains que nous classons parmi les «entités du premier ordre (nommables)» qui ne concernent pas la cataphore.

En effet, celle-ci s'attache aux entités non nommées, ou entités du deuxième et du troisième ordres, que sont les situations, les événements et les propositions;

Sur le plan informationnel, cataphore et anaphore fonctionnent respectivement dans les énoncés théétiques (impersonnels), «posant des particuliers dans l'univers de discours», et les énoncés thématiques, «attribuant des propriétés aux particuliers déjà posés»;

Et, enfin, sur le plan des formes, l'anaphore se caractérise par l'emploi des pronoms personnels de la troisième personne, plus rare pour le processus de la cataphore, alors que cette dernière met le plus souvent en jeu les démonstratifs neutres.

Dominique Maingueneau distingue la cataphore **intraphrastique** et **interphrastique**, mais lui-même admet que cette division dépend de ce que nous considérons comme une phrase.

3.2.1 La cataphore intraphrastique

Selon Dominique Maingueneau, dans le cas de la cataphore intraphrastique, il s'agit d'une liaison entre deux unités linguistiques de la même phrase. Le cataphorisé et le cataphorisant, les deux peuvent se trouver dans une phrase étroite, une phrase avec dislocation ou dans une phrase complexe. A titre d'exemple, nous pouvons utiliser ceux de Maingueneau:

« *Son avarice nuit à Paul.* » Le cataphorisé et le cataphorisant se trouvent dans une phrase étroite.

« *Il est venu, Paul.* » Le cataphorisé est disloqué.

« *Lorsqu'il arrive, Paul se repose.* » Le cataphorisant se trouve dans une proposition subordonnée circonstancielle. (Maingueneau, 1994 :154-155).

Il faut penser à l'antéposition du pronom aussi dans le cas où le cataphorisé est considérablement long : « *Ils ont eu froid les deux jeunes jumeaux hollandais qui se sont perdus avant-hier soir au-dessus de Crans-Montana* ». ¹

Le sens de la phrase joue bien sûr un rôle important parce que si la relation sémantique entre les phrases n'est pas évidente, la cataphore devient incompréhensible : « *Il est malade et Jean s'endort* » (Maingueneau, 1994 :154-155).

Dans le cadre de la cataphore intraphrastique, Reichler-Béguelin mentionne **la cataphore narrative**. Elle est utilisée souvent au début des romans : « *Ils s'étaient redressés dans le lit, [...] Laure tendit la main vers la lampe de chevet. « N'allume pas », dit Pierre* ». ²

Un autre type de la cataphore mentionné est la référence par **hyponyme**.

Reichler Béguelin admet qu'il s'agit d'une « pseudo-reprise » car elle oppose à la règle exigeant qu'une unité lexicale soit renvoyée par une expression supérieure. Exemple : « *Elle vit alors un énorme oiseau qui tournoyait au-dessus d'elle, [...] Pierre se leva et ils suivirent attentivement les évolutions de l'aigle qui [...]* ». ³Dans cet exemple, l'auteure voudrait indiquer que elle voit d'abord un *oiseau* et puis elle identifie qu'il s'agit d'un *aigle*.

3.2.2 La cataphore interphrastique

Selon Maingueneau, la cataphore interphrastique se trouve entre des phrases dans lesquelles il n'y a pas de relation de subordination ni coordination. Cette réalité, entre autres, distingue la cataphore de l'anaphore car des pronoms utilisés ne s'accordent pas en genre et en nombre avec le cataphorisé. Comme dans le cas de l'anaphore, nous parlons d'une valeur résomptive, mais dans ce cas, il s'agit des pronoms invariables *le* ou *ce*. Ils renvoient à tout le fait, à tout l'événement : « *Je le sais : on ne peut pas tout faire.* » « *C'est curieux : il n'y a personne* » (Maingueneau 1994: 155).

Maingueneau ajoute que l'anaphore et la cataphore sont utilisées dans des types de discours différents. L'anaphore représente un élément essentiel dans la narration. Par elle on lie des actions pendant que la cataphore est employée dans des énoncés de l'interlocuteur commentant son propre discours ou le prédisant.

¹(Reichler-Béguelin, <http://www.pratiques-cresef.com>).

²(*Idem*).

³(*Idem*).

Conclusion

Cette partie était pour nous l'occasion d'exposer l'ensemble des concepts théoriques que nous utiliserons dans l'approche de notre corpus. Pour plus de détails concernant les anaphores et les cataphores, nous renvoyons à tous les ouvrages cités dans la rubrique « bibliographie ». Ces notions, fort pertinentes, seront convoquées lors de l'analyse du roman avec les concepts de cohérence et de cohésion qui nous serviront à mieux saisir la signification et la structure des extraits que nous relèverons du roman.

Deuxième partie

Analyse des diaphores

Chapitre I

Analyse des anaphores

Introduction

La partie pratique de notre travail a pour objectif de dégager les différentes catégories lexicales et grammaticales des diaphores.

Afin de procéder à l'analyse des anaphores et des cataphores rencontrées dans le roman "la chute" pour le besoin de cette recherche, nous avons subdivisé notre travail de recherche en deux chapitres.

Le premier chapitre est consacré à l'analyse des anaphores rencontrées dans le roman "la chute". Cette analyse se charge de dégager les différentes catégories lexicales et grammaticales des anaphores et montrer leurs antécédents.

Le deuxième chapitre de l'analyse se charge des cataphores présentes dans le roman la chute. L'analyse de ces dernières permet de dégager les cataphores intraphrastiques et interphrastiques et montrer à ce qu'elles renvoient.

Afin de bien mener l'analyse des diaphores, il nous a paru essentiel de prendre séparément les anaphores et les cataphores qui en sont les deux dimensions constituantes.

1. Analyse des anaphores pronominales

Le roman compte 94 anaphores pronominales qui ont été présentées de la manière suivante :

Anaphores pronominales totales : 89.

Anaphores pronominales partielles : 5.

« Puis-je, monsieur, vous proposer mes services, sans risquer d'être importun ? Je crains que vous ne sachiez-vous faire entendre de **l'estimable gorille qui** préside aux destinées de cet établissement. **Il** ne parle, en effet, que le hollandais. À moins que vous ne m'autorisiez à plaider votre cause, **il** ne devinera pas que vous désirez du genièvre. Voilà, j'ose espérer qu'**il** m'a compris ; ce hochement de tête doit signifier qu'**il** se rend à mes arguments. **Il** y va, en effet, **il** se hâte, avec une sage lenteur. Vous avez de la chance, **il** n'a pas grogné. Quand **il** refuse de servir, un grognement lui suffit : personne n'insiste. » (La chute. p, 7).

"Qui" et "il" sont **des anaphores pronominales totales**, utilisées pour reprendre l'estimable gorille.

« **Les hollandais**, oh non, **ils** sont beaucoup moins modernes ! **ils** ont le temps regardez – les. » (La chute .p, 11).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les hollandais".

« Ce n'est pas leur **organisation** qu'il faut dire. **Elle** est la nôtre, après tout : c'est à qui nettoiera l'autre. » (La chute .p, 12).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "organisation".

« Broncher sur **les imparfaits du subjonctif**, en effet, prouve deux fois votre culture puisque vous les reconnaissez d'abord et qu'**ils** vous agacent ensuite. » (La chute .p, 12).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les imparfaits du subjonctif".

« J'ai connu **un cœur pur qui** refusait la méfiance. **Il** était pacifiste, libertaire, **il** aimait d'un seul amour l'humanité entière et les bêtes. Une âme d'élite, oui, cela est sûr. Eh bien, pendant les dernières guerres de religion, en Europe, **il** s'était retiré à la campagne. **Il** avait écrit sur le seuil de sa maison : « D'où que vous veniez, entrez et soyez les bienvenus. » Qui, selon vous, répondit à cette belle invitation ? » (La chute .p, 16).

"Qui" et "il" sont **des anaphores pronominales totales**, utilisées pour reprendre "un cœur pur", désignation métaphorique d'une personne, que l'auteur ne nomme pas.

« Heureusement, il y a **le genièvre**, la seule lueur dans ces ténèbres. Sentez-vous la lumière dorée, cuivrée, qu'**il** met en vous ? » (La chute .p, 16).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "le genièvre".

« En tout cas, **les lecteurs de journaux et les fornicateurs** ne peuvent aller plus loin. **Ils** viennent de tous les coins de l'Europe et s'arrêtent autour de la mer intérieure, sur la grève décolorée. **Ils** écoutent les sirènes, cherchent en vain la silhouette des bateaux dans la brume, puis repassent les canaux et s'en retournent à travers la pluie. Transis, **ils** viennent demander, en toutes langues, du genièvre à Mexico-City. » (La chute .p, 19).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les lecteurs de journaux et les fornicateurs".

« **Ce mépris**, après tout, n'était peut-être pas si instinctif. Je sais maintenant qu'**il** avait ses raisons. Mais, vu du dehors, **il** ressemblait plutôt à une passion. » (La chute .p, 22).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "ce mépris".

« J'ai connu autrefois **un industriel qui** avait une femme parfaite, admirée de tous, et qu'**il** trompait pourtant. Cet homme enrageait littéralement de se trouver dans son tort, d'être dans l'impossibilité de recevoir, ni de se donner, un brevet de vertu. Plus sa femme montrait de perfections, plus **il** enrageait. À la fin, son tort lui devint insupportable. Que croyez-vous qu'**il** fit alors ? **Il** cessa de la tromper ? Non. **Il** la tua. » (La chute .p, 23).

"Qui" et "il" sont **des anaphores pronominales totales**, utilisées pour reprendre "un industriel".

« Ma situation était plus enviable. Non seulement je ne risquais pas de rejoindre le camp **des criminels** (en particulier, je n'avais aucune chance de tuer ma femme, étant célibataire), mais encore je prenais leur défense, à la seule condition qu'**ils** fussent de bons meurtriers, comme d'autres sont de bons sauvages. » (La chute .p, 23).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "des criminels".

« Parlons plutôt de **ma courtoisie**. **Elle** était célèbre et pourtant indiscutable. La politesse me donnait en effet de grandes joies. » (La chute .p, 25).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "ma courtoisie".

« Et je comprenais **cet homme qui**, étant entré dans les ordres, défroqua parce que sa cellule, au lieu d'ouvrir, comme **il** s'y attendait, sur un vaste paysage, donnait sur un mur. » (La chute .p, 29).

"Qui" et "il" sont **des anaphores pronominales totales**, utilisées pour reprendre "cet homme" : cet homme est une anaphore dont l'antécédent serait un savoir partagé entre l'auteur et le lecteur. Par cette forme, le narrateur établit une certaine complicité avec le lecteur qu'il implique dans son monde.

« **Ma profession** satisfaisait heureusement cette vocation des sommets. **Elle** m'enlevait toute amertume à l'égard de mon prochain que j'obligeais toujours sans jamais rien lui devoir. **Elle** me plaçait au-dessus du juge que je jugeais à son tour, au-dessus de l'accusé que je forçais à la reconnaissance. » (La chute .p, 29,30).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "ma profession".

« Mon accord avec **la vie** était total, j'adhérais à ce qu'**elle** était, du haut en bas, sans rien refuser de ses ironies, de sa grandeur, ni de ses servitudes. » (La chute .p ,32).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "la vie".

« De là cette harmonie en moi, **cette maîtrise détendue** que **les gens** sentaient et dont **ils** m'avouaient parfois qu'**elle** les aidait à vivre. On recherchait donc ma compagnie. » (La chute .p, 32).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les gens".

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "cette maîtrise détendue" qui est elle-même une anaphore résomptive qui reprend tout ce que le narrateur a décliné sur sa personne précédemment à partir de la ligne "16" page "31".

« Moi, j'ai appris à me contenter de **la sympathie**. On la trouve plus facilement, et puis **elle** n'engage à rien. » (La chute .p, 35).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "la sympathie".

« **L'amitié**, c'est moins simple. **Elle** est longue et dure à obtenir, mais quand on l'a, plus moyen de s'en débarrasser, il faut faire face. » (La chute .p, 35).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "l'amitié".

« Ne croyez pas surtout que **vos amis** vous téléphoneront tous les soirs, comme **ils** le devraient, pour savoir si ce n'est pas justement le soir où vous décidez de vous suicider, ou plus simplement si vous n'avez pas besoin de compagnie, si vous n'êtes pas en disposition de sortir. Mais non, s'**ils** téléphonent, soyez tranquille, ce sera le soir où vous n'êtes pas seul, et où la vie est belle. Le suicide, **ils** vous y pousseraient plutôt, en vertu de ce que vous devez à vous-même, selon eux. Le ciel nous préserve, cher monsieur, d'être placés trop haut par nos amis ! ». (La chute .p, 35,36).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "vos amis", le possessif "vos" dans le récit ne désigne pas expressément la personne imaginée avec laquelle le narrateur s'entretient, ce possessif a la valeur générique du déterminé "les".

« Quant à ceux dont c'est la fonction de nous aimer, je veux dire **les parents, les alliés** (quelle expression !), c'est une autre chanson. **Ils** ont le mot qu'il faut, eux, mais c'est plutôt le mot qui fait balle ; **ils** téléphonent comme on tire à la carabine. Et **ils** visent juste. Ah ! les Bazaine ! » (La chute .p, 36).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les parents", "les alliés".

« Voyez-vous, on m'a parlé d'**un homme** dont l'ami avait été emprisonné et **qui** couchait tous les soirs sur le sol de sa chambre pour ne pas jouir d'un confort qu'on avait retiré à celui qu'**il** aimait. » (La chute .p, 36).

"Qui" et "il" sont **des anaphores pronominales totales**, utilisées pour reprendre "un homme".

« Mais savez-vous pourquoi nous sommes toujours plus justes et plus généreux avec **les morts** ? La raison est simple ! Avec eux, il n'y a pas d'obligation. **Ils** nous laissent libres, nous pouvons prendre notre temps, caser l'hommage entre le cocktail et une gentille maîtresse, à temps perdu, en somme. » (La chute .p, 37).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les morts".

« J'avais ainsi **un ami que** j'évitais le plus souvent. **Il** m'ennuyait un peu, et puis **il** avait de la morale. Mais à l'agonie, **il** m'a retrouvé, soyez tranquille. Je n'ai pas raté une journée. **Il** est mort, content de moi, en me serrant les mains. » (La chute .p, 37).

"Que" et "il" sont **des anaphores pronominales totales**, utilisées pour reprendre "un ami".

« **L'homme** est ainsi, cher monsieur, **il** a deux faces : **il** ne peut pas aimer sans s'aimer. » (La chute .p, 38).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "l'homme".

« Observez **vos voisins**, si, par chance, il survient un décès dans l'immeuble. **Ils** dormaient dans leur petite vie et voilà, par exemple, que le concierge meurt. Aussitôt, **ils** s'éveillent, frétilent, s'informent, s'apitoient. Un mort sous presse, et le spectacle commence enfin. **Ils** ont besoin de la tragédie, que voulez-vous, c'est leur petite transcendance, c'est leur apéritif. » (La chute .p, 38).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "vos voisins", le possessif "vos" dans le récit ne désigne pas expressément la personne imaginée avec laquelle le narrateur s'entretient, ce possessif a la valeur générique du déterminé "les".

« D'ailleurs, est-ce un hasard si je vous parle de **concierge** ? J'en avais un, vraiment disgracié, la méchanceté même, un monstre d'insignifiance et de rancune, qui aurait découragé un franciscain. Je ne lui parlais même plus, mais, par sa seule existence, **il** compromettait mon contentement habituel. **Il** est mort, et je suis allé à son enterrement. » (La chute .p, 38).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "le concierge".

« Et **les locataires** n'envoyaient pas leurs domestiques, non, **ils** venaient profiter eux-mêmes de l'aubaine. » (La chute .p, 39).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les locataires".

« Mais laissez-moi auparavant vous faire remarquer que **ma concierge, qui** s'était ruinée en crucifix, en beau chêne, et en poignées d'argent, pour mieux jouir de son émotion, s'est collée, un mois plus tard, avec **un faraud** à belle voix. **Il** la cognait, on entendait des cris affreux, et tout de suite après, **il** ouvrait la fenêtre et poussait sa romance préférée : « Femmes, que vous êtes jolies ! » « Tout de même ! » disaient les voisins.

Tout de même quoi, je vous le demande ? Bon, ce baryton avait les apparences contre lui, et la concierge aussi. Mais rien ne prouve qu'**ils** ne s'aiment pas. Rien ne prouve, non plus, qu'**elle** n'aimait pas son mari. Du reste, quand le faraud s'envola, la voix et le bras fatigués, **elle** reprit l'éloge du disparu, cette fidèle ! » (La chute .p, 40,41).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "un faraud".

"Qui" et "elle" sont **des anaphores pronominales totales**, utilisées pour reprendre "la concierge".

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "la concierge" et "le faraud".

« J'ai connu **un homme qui** a donné vingt ans de sa vie à une étourdie, **qui** lui a tout sacrifié, ses amitiés, son travail, la décence même de sa vie, et **qui** reconnut un soir qu'**il** ne l'avait jamais aimée. **Il** s'ennuyait, voilà tout, **il** s'ennuyait, comme la plupart des gens. **Il** s'était donc créé de toutes pièces une vie de complications et de drames. » (La chute .p, 41).

"Qui" et "il" sont **des anaphores pronominales totales**, utilisées pour reprendre "un homme".

« Je me retournai vers l'île et, de nouveau, j'entendis **le rire** dans mon dos, un peu plus lointain, comme s'**il** descendait le fleuve. » (La chute .p, 43).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "le rire".

« **Un honnête homme**, à coup sûr, que la police brime vilainement, et par pure perversité. Vous estimez qu'**il** a une tête de tueur ? Soyez sûr que c'est la tête de l'emploi.

Il cambriole, aussi bien, et vous serez surpris d'apprendre que cet homme des cavernes est spécialisé dans le trafic des tableaux. » (La chute .p, 44).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "un honnête homme".

« Quel scandale ! J'entends d'ici **mes confrères parisiens**. C'est qu'**ils** sont irréductibles sur la question, **ils** n'hésiteraient pas à lancer deux ou trois manifestes, peut-être même plus ! Réflexion faite, j'ajouterais ma signature à la leur. » (La chute .p, 49).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "mes confrères parisiens".

« On ne répond pas à son père », vous connaissez **la formule** ? Dans un sens, **elle** est singulière. À qui répondrait-on en ce monde sinon à ce qu'on aime ? Dans un autre sens, **elle** est convaincante. » (La chute .p, 50).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "la formule".

« Si **la bonne** avait l'air triste, **elle** empoisonnait mes journées. **Elle** avait bien le droit de ne pas être gaie, sans doute. Mais je me disais qu'il valait mieux pour elle qu'**elle** fît son service en riant plutôt qu'en pleurant. » (La chute .p, 51).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "la bonne".

« De la même manière, je refusais toujours de manger dans les restaurants chinois. Pourquoi ? Parce que **les Asiatiques**, lorsqu'**ils** se taisent, et devant les blancs, ont souvent l'air méprisant. Naturellement, **ils** le gardent, cet air, en servant ! » (La chute .p, 51).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les Asiatiques".

« Celui qui ne peut s'empêcher d'avoir **des esclaves**, ne vaut-il pas mieux qu'il les appelle hommes libres ? Pour le principe d'abord, et puis pour ne pas les désespérer. On leur doit bien cette compensation, n'est-ce pas ? De cette manière, **ils** continueront de sourire et nous garderons notre bonne conscience. » (La chute .p, 51).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "des esclaves".

« Quand je quittais **un aveugle** sur le trottoir où je l'avais aidé à atterrir, je **le₁** saluais. Ce coup de chapeau ne lui était évidemment pas destiné, **il** ne pouvait pas **le₂** voir. » (La chute .p, 52).

"L'", "le₁" et "il" sont **des anaphores pronominales totales**, utilisées pour reprendre "un aveugle".

"Le₂" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "ce coup de chapeau".

« **Les êtres** suivaient, **ils** voulaient s'accrocher, mais il n'y avait rien, et c'était le malheur. » (La chute .p, 55).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les êtres".

« **Le petit homme** s'énervait encore sur son moteur poussif. **Il** me répondit donc, selon les règles de la courtoisie parisienne, d'aller me rhabiller. (La chute .p, 56).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "le petit homme".

« **Cette infirmité**, après tout, était confortable. Conjuguée à ma faculté d'oubli, **elle** favorisait ma liberté. Du même coup, par un certain air d'éloignement et d'indépendance irréductible qu'**elle** me donnait, **elle** me fournissait l'occasion de nouveaux succès. » (La chute .p, 64).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "cette infirmité".

« **Nos amies**, en effet, ont ceci de commun avec Bonaparte qu'**elles** pensent toujours réussir là où tout le monde a échoué. » (La chute .p, 64).

"Elles" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "nos amies", le possessif "nos" dans le récit ne désigne pas expressément la personne imaginée avec laquelle le narrateur s'entretient, ce possessif a la valeur générique du déterminé "les".

« L'essentiel de cette tirade tenait dans l'affirmation, douloureuse et résignée, que je n'étais rien, ce n'était pas la peine qu'on s'attachât à moi, **ma vie** était ailleurs, **elle** ne passait pas par le bonheur de tous les jours, bonheur que, peut-être, j'eusse préféré à toutes choses, mais voilà, il était trop tard. » (La chute .p, 66).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "ma vie".

« **Les uns** crient : « Aime-moi ! ». **Les autres** : « Ne m'aime pas ! ». Mais une certaine race, la pire et la plus malheureuse : « Ne m'aime pas, et sois-moi fidèle ! » » (La chute .p, 66, 67,68).

"Les uns, les autres" est **une anaphore pronominale partielle**, utilisée pour reprendre "les humains" d'une manière générale.

« En somme, pour que je vive heureux, il fallait que **les êtres** que j'étais ne vécussent point. **Ils** ne devaient recevoir leur vie, de loin en loin, que de mon bon plaisir. » (La chute .p, 73).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les êtres".

« **Les colombes** attendent là-haut, **elles** attendent toute l'année. **Elles** tournent au-dessus de la terre, regardent, voudraient descendre. » (La chute .p, 78).

"Elles" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les colombes".

« Je n'ai plus d'amis, je n'ai que **des complices**. En revanche, leur nombre a augmenté, **ils** sont le genre humain. » (La chute .p, 79).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "des complices".

« J'ai compris que je n'avais pas **d'amis**. Du reste, même si j'**en** avais eu, je n'**en** serais pas plus avancé. » (La chute .p, 79).

"En" est **une anaphore pronominale partielle**, utilisée pour reprendre "d'amis".

« « Tu me le paieras ! », disait **une fille** à **son père qui** l'avait empêchée de se marier à un soupirant trop bien peigné. Et **elle** se tua. Mais le père n'a rien payé du tout. **Il** adorait la pêche au lancer. Trois dimanches après, **il** retournait à la rivière, pour oublier, disait-**il**. Le calcul était juste, **il** oublia. À vrai dire, c'est le contraire qui eût surpris. » (La chute .p, 80).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "une fille".

"Qui" et "il" sont **des anaphores pronominales totales**, utilisées pour reprendre "son père".

« Ah ! cher ami, que **les hommes** sont pauvres en invention. **Ils** croient toujours qu'on se suicide pour une raison. » (La chute .p, 80).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les hommes".

« Je ne dis pas d'éviter le châtimeⁿt. Car **le châtimeⁿt** sans jugement est supportable. **Il** a un nom d'ailleurs qui garantit notre innocence : le malheur. » (La chute .p, 82).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "le châtimeⁿt".

« **Mes amis** n'avaient pas changé. **Ils** vantaient toujours, à l'occasion, l'harmonie et la sécurité qu'on trouvait auprès de moi. » (La chute .p, 83).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "mes amis".

« Mon attention éveillée, il ne me fut pas difficile de découvrir que j'avais **des ennemis**. Dans mon métier d'abord, et puis dans ma vie mondaine. Pour **les uns**, je les avais obligés. Pour **d'autres**, j'aurais dû les obliger. » (La chute .p, 84).

"Les uns, d'autres" est **une anaphore pronominale partielle**, utilisée pour reprendre "des ennemis".

« Surtout, ne croyez pas **vos amis**, quand **ils** vous demanderont d'être sincère avec eux. **Ils** espèrent seulement que vous les entretenez dans la bonne idée qu'**ils** ont d'eux-mêmes, en les fournissant d'une certitude supplémentaire qu'**ils** puiseront dans votre promesse de sincérité. » (La chute .p, 88).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "vos amis".

« **Ce meurtre** absolu d'une vérité me donnait le vertige. Aujourd'hui, entre parenthèses, **il** me donnerait plutôt des plaisirs délicats. » (La chute .p, 95).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "ce meurtre".

« Là, sans y paraître, je lâchais un gros mot : « Dieu merci ! » disais-je ou plus simplement : « Mon Dieu... » Vous savez comme **nos athées de bistrots** sont de timides communiants. Un moment de stupeur suivait l'énoncé de cette énormité, **ils** se regardaient, stupéfaits, puis le tumulte éclatait, les uns fuyaient hors du café, les autres caquetaient avec indignation sans rien écouter, tous se tordaient de convulsions, comme le diable sous l'eau bénite. » (La chute .p, 98).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "nos athées de bistrots".

« Là, sans y paraître, je lâchais un gros mot : « Dieu merci ! » disais-je ou plus simplement : « Mon Dieu... » Vous savez comme **nos athées de bistrots** sont de timides communiants. Un moment de stupeur suivait l'énoncé de cette énormité, ils se regardaient, stupéfaits, puis le tumulte éclatait, **les uns** fuyaient hors du café, **les autres** caquetaient avec indignation sans rien écouter, tous se tordaient de convulsions, comme le diable sous l'eau bénite. » (La chute .p, 98).

"Les uns, les autres" est **une anaphore pronominale partielle**, utilisée pour reprendre "nos athées de bistrots".

« Ce discours troubla un peu **mes jeunes confrères**. Au bout d'un moment, **ils** prirent le parti d'en rire. **Ils** se rassurèrent tout à fait lorsque j'en vins à ma conclusion, où j'invoquais avec éloquence la personne humaine, et ses droits supposés. » (La chute .p, 100).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "mes jeunes confrères".

« Voyez, **les colombes** se rassemblent là-haut. **Elles** se pressent les unes contre les autres, **elles** remuent à peine, et la lumière baisse. » (La chute .p, 101).

"Elles" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les colombes".

« Voyez, **les colombes** se rassemblent là-haut. Elles se pressent **les unes** contre **les autres**, elles remuent à peine, et la lumière baisse. » (La chute .p, 101).

"Les unes, les autres" est **anaphore pronominale partielle**, utilisée pour reprendre "les colombes".

« Vous vous trompez, cher, le bateau file à bonne allure. Mais le Zuyderzee est **une mer** morte, ou presque. Avec ses bords plats, perdus dans la brume, on ne sait où **elle** commence, où **elle** finit. » (La chute .p, 103).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "une mer".

« Je me suis réfugié seulement auprès **des femmes**. Vous le savez, **elles** ne condamnent vraiment aucune faiblesse : **elles** essaieraient plutôt d'humilier ou de désarmer nos forces. » (La chute .p, 105).

"Elles" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "des femmes".

« C'est pourquoi **la femme** est la récompense, non du guerrier, mais du criminel. **Elle** est son port, son havre, c'est dans le lit de la femme qu'il est généralement arrêté. » (La chute .p, 105).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "la femme".

« Vous verrez alors que **la vraie débauche** est libératrice parce qu'**elle** ne crée aucune obligation. On n'y possède que soi-même, **elle** reste donc l'occupation préférée des grands amoureux de leur propre personne. **Elle** est une jungle, sans avenir ni passé, sans promesse surtout, ni sanction immédiate. Les lieux où **elle** s'exerce sont séparés du monde. » (La chute .p, 109,110).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "la vraie débauche".

« Malheureusement **la prostituée** avait une nature fort bourgeoise : **elle** a consenti depuis à écrire ses souvenirs pour un journal confessionnel très ouvert aux idées modernes. » (La chute .p, 110).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "la prostituée".

« **La débauche** n'a rien de frénétique, contrairement à ce qu'on croit. **Elle** n'est qu'un long sommeil. » (La chute .p, 111).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "la débauche".

« Vous avez dû le remarquer, **les hommes qui** souffrent vraiment de jalousie n'ont rien de plus pressé que de coucher avec celle dont **ils** pensent pourtant qu'elle les a trahis. Bien sûr, **ils** veulent s'assurer une fois de plus que leur cher trésor leur appartient toujours. **Ils** veulent le posséder, comme on dit. Mais c'est aussi que, tout de suite après, **ils** sont moins jaloux. » (La chute .p, 111,112).

"Qui" et "ils" sont **des anaphores pronominales totales**, utilisées pour reprendre "les hommes".

« **Cette cellule** se distinguait des autres par d'ingénieuses dimensions. **Elle** n'était pas assez haute pour qu'on s'y tînt debout, mais pas assez large pour qu'on pût s'y coucher. » (La chute .p, 115).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "cette cellule".

« Croyez-moi, **les religions** se trompent dès l'instant qu'**elles** font de la morale et qu'**elles** fulminent des commandements. » (La chute .p, 116).

"Elles" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les religions".

« N'attendez pas **le jugement dernier**. **Il** a lieu tous les jours. » (La chute .p, 118).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "le jugement dernier".

« Il y a toujours des raisons au meurtre d'un homme. Il est, au contraire, impossible de justifier qu'il vive (...) La vraie raison est qu'il savait, lui, qu'il n'était pas tout à fait innocent. S'il ne portait pas le poids de la faute dont on l'accusait, il en avait commis d'autres, quand même il ignorait lesquelles. Les ignorait-il d'ailleurs ? Il était à la source, après tout ; il avait dû entendre parler d'un certain massacre des innocents [...] Il ne l'avait pas voulu, bien sûr. Ces soldats sanglants, ces enfants coupés en deux, lui faisaient horreur. Mais, tel qu'il était, je suis sûr qu'il ne pouvait les oublier. » (La chute .p, 118,119).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre implicitement "Jésus", puisque ce "il" semble faire allusion à la personne qui a été la cause du Massacre des Innocents. En effet l'histoire officielle rapporte que "Hérode" roi de Judée a ordonné le massacre de tous les enfants de moins de deux ans quand il a été informé qu'il est menacé par une naissance particulière. Cet enfant est Jésus qui, lui, a échappé au massacre.

« Mais, à côté **des raisons** qu'on nous a très bien expliquées pendant deux mille ans, il y **en** avait une grande à cette affreuse agonie, et je ne sais pourquoi on la cache si soigneusement. » (La chute .p, 118).

"En" est **une anaphore pronominale partielle**, utilisée pour reprendre "des raisons".

« **Les enfants de la Judée** massacrés pendant que ses parents l'emmenaient en lieu sûr, pourquoi étaient-ils morts sinon à cause de lui ? Il ne l'avait pas voulu, bien sûr. » (La chute .p, 118,119).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les enfants de la Judée".

« La plainte s'élevait dans la nuit, **Rachel** appelait ses enfants tués pour lui, et **il** était vivant ! » (La chute .p, 119).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "Rachel".

« Seigneur ? Il n'en demandait pas tant, **mon ami**. **Il** voulait qu'on l'aime, rien de plus. » (La chute .p, 121).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "mon ami".

« **Les prophètes et les guérisseurs** se multiplient, **ils** se dépêchent pour arriver avec une bonne loi, ou une organisation impeccable, avant que la terre ne soit déserte. » (La chute .p, 124).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les prophètes et les guérisseurs".

« **Les mensonges** ne mettent-**ils** pas finalement sur la voie de la vérité ? Et **mes histoires**, vraies ou fausses, ne tendent-**elles** pas toutes à la même fin, n'ont-**elles** pas le même sens ? Alors, qu'importent qu'**elles** soient vraies ou fausses si, dans les deux cas, **elles** sont significatives de ce que j'ai été et de ce que je suis. » (La chute .p, 126).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les mensonges".

"Elles" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "mes histoires".

« D'ailleurs, je n'aime plus que les confessions, et **les auteurs de confession** écrivent surtout pour ne pas se confesser, pour ne rien dire de ce qu'**ils** savent. Quand **ils** prétendent passer aux aveux, c'est le moment de se méfier, on va maquiller le cadavre. » (La chute .p, 126).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les auteurs de confession".

« **L'armée française** n'a pas eu besoin de moi sur le front. **Elle** m'a seulement demandé de participer à la retraite. » (La chute .p, 127).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "l'armée française".

« **Un chien** s'était égaré dans le labyrinthe. Grand, le poil raide, une oreille cassée, les yeux amusés, **il** gambadait, flairait les mollets qui passaient. » (La chute .p, 127,128).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "un chien".

« J'aime **les chiens** d'une très vieille et très fidèle tendresse. Je les aime parce qu'**ils** pardonnent toujours. » (La chute .p, 128).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les chiens".

« À ce moment, **un jeune soldat allemand qui** marchait allégrement me dépassa. Arrivé devant le chien, **il** lui caressa la tête. » (La chute .p, 128).

"Qui" et "il" sont **des anaphores pronominales totales**, utilisées pour reprendre "un jeune soldat allemand".

« **Cette amie** était une créature fort intelligente qui s'occupait de cinéma. Je la suivis à Tunis et je ne connus son vrai métier que les jours qui suivirent le débarquement des Alliés en Algérie. **Elle** fut arrêtée ce jour-là par les Allemands et moi aussi, mais sans l'avoir voulu. Je ne sais ce qu'**elle** devint. » (La chute .p, 129).

"Elle" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "cette amie".

« Le genre **Duguesclin**, si vous voulez. **Il** était passé de France en Espagne pour aller se battre. » (La chute .p, 130).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "Duguesclin".

« Non, non, ce n'était pas **Duguesclin**, **il** était déjà mort, je crois, **il** se privait trop. Et puis, s'**il** avait été là, pour l'amour de lui, j'aurais résisté plus longtemps, car je l'aimais, oui, je l'aimais, il me semble du moins. » (La chute .p, 133).

"Il" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "Duguesclin".

« Depuis, **ces estimables magistrats** font ma seule compagnie. Là-bas, au-dessus du comptoir, vous avez vu quel vide **ils** ont laissé. » (La chute .p, 135).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "ces estimables magistrats".

« Tenez, **nos moralistes**, si sérieux, aimant leur prochain et tout, rien ne les sépare, en somme, de l'état de chrétien, si ce n'est qu'**ils** ne prêchent pas dans les églises. Qu'est-ce qui les empêche, selon vous, de se convertir ?

Le respect, peut-être, le respect des hommes, oui, le respect humain. **Ils** ne veulent pas faire scandale, **ils** gardent leurs sentiments pour eux. » (La chute .p, 139).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "nos moralistes".

« À l'en croire, **quatre-vingts pour cent de nos écrivains**, si seulement **ils** pouvaient ne pas signer, écriraient et salueraient le nom de Dieu. Mais **ils** signent, selon lui, parce qu'**ils** s'aiment, et **ils** ne saluent rien du tout, parce qu'**ils** se détestent. Comme **ils** ne peuvent tout de même pas s'empêcher de juger, alors **ils** se rattrapent sur la morale. En somme, **ils** ont le satanisme vertueux. » (La chute .p, 140).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "quatre-vingts pour cent de nos écrivains".

« Ah ! **les petits sournois**, comédiens, hypocrites, si touchants avec ça ! Croyez-moi, **ils** en sont tous, même quand **ils** incendient le ciel. Qu'ils soient athées ou dévots, moscovites ou bostoniens, tous chrétiens, de père en fils. Mais justement, il n'y a plus de père, plus de règle ! On est libre, alors il faut se débrouiller et comme **ils** ne veulent surtout pas de la liberté, ni de ses sentences, **ils** prient qu'on leur donne sur les doigts, **ils** inventent de terribles règles, **ils** courent construire des bûchers pour remplacer les églises. Des Savonarole, je vous dis. Mais **ils** ne croient qu'au péché, jamais à la grâce. **Ils** y pensent, bien sûr. La grâce, voilà ce qu'**ils** veulent, le oui, l'abandon, le bonheur d'être et qui sait, car **ils** sont sentimentaux aussi, les fiançailles, la jeune fille fraîche, l'homme droit, la musique. » (La chute .p, 141).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les petits sournois".

« **Les intelligents**, il faut y mettre le temps. Il suffit de leur expliquer la méthode à fond. **Ils** ne l'oublient pas, **ils** réfléchissent. » (La chute .p, 147).

"Ils" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les intelligents".

« Ce sont **les colombes**, sûrement. **Elles** se décident enfin à descendre, ces chéries, couvrent les eaux et les toits d'une épaisse couche de plumes, **elles** palpitent à toutes les fenêtres. Quelle invasion ! Espérons qu'**elles** apportent la bonne nouvelle. » (La chute .p, 151).

"Elles" est **une anaphore pronominale totale**, utilisée pour reprendre "les colombes".

2. Les anaphores nominales

Le roman compte 71 anaphores nominales qui ont été présentées de la manière suivante :

Anaphores nominales fidèles : 27

Anaphores nominales infidèles : 21

Anaphores nominales résomptives : 23

« Puis-je, monsieur, vous proposer mes services, sans risquer d'être importun ? Je crains que vous ne sachiez-vous faire entendre de **l'estimable gorille** qui préside aux destinées de cet établissement. [...] Vous avez de la chance, il n'a pas grogné. Quand il refuse de servir, un grognement lui suffit : personne n'insiste. Être roi de ses humeurs, c'est le privilège **des grands animaux**. [...] Vous avez raison, son mutisme est assourdissant. C'est le silence des forêts primitives, chargé jusqu'à la gueule. Je m'étonne parfois de l'obstination que met **notre taciturne ami** à boudier les langues civilisées. [...] Je vous l'avouerai, je suis attiré par **ces créatures** tout d'une pièce. Quand on a beaucoup médité sur l'homme, par métier ou par vocation, il arrive qu'on éprouve de la nostalgie pour **les primates**. » (La chute. p, 7,8)

"Des grands animaux", "notre taciturne ami", "ces créatures" et "les primates" sont **des anaphores nominales infidèles**, utilisées pour reprendre "l'estimable gorille". Cependant ces anaphores projettent un premier éclairage sur l'antécédent, thème central, qui au départ n'informe pas de qui il s'agit.

«Il y avait là, en effet, **un tableau**, et particulièrement intéressant **un vrai chef d'œuvre**. »
(La chute .p, 9).

"Un vrai chef d'œuvre" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "un tableau".

« Quand je vivais en France, je ne pouvais rencontrer un homme d'esprit sans qu'aussitôt j'en fisse ma société. Ah ! je vois que vous bronchez sur **cet imparfait du subjonctif**. J'avoue ma faiblesse pour **ce mode**, et pour le beau langage, en général. » (La chute .p, 10).

"Ce mode" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "cet imparfait du subjonctif".

« Depuis que j'ai quitté **Paris**, justement, il y a des années de cela. Mais le cœur a sa mémoire et je n'ai rien oublié de **notre belle capitale**, ni de ses quais. » (La chute .p, 10).

"Notre belle capitale" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "Paris".

« Eh bien, **ces messieurs-ci** vivent du travail de **ces dames-là**. Ce sont d'ailleurs, mâles et femelles, **de fort bourgeoises créatures**, venues ici, comme d'habitude, par mythomanie ou par bêtise. » (La chute .p, 11).

"De fort bourgeoises créatures" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "ces messieurs-ci" et "ces dames-là" qui, dans le roman, s'insèrent dans un passage du récit au discours automatique, c'est-à-dire sans être signalés.

« Quel lessivage ! Soixante-quinze mille juifs déportés ou assassinés, **c'est le nettoyage par le vide**. J'admire **cette application**, cette méthodique patience ! » (La chute .p, 15).

"Cette application" est **une anaphore nominale résomptive**, utilisée pour reprendre "c'est le nettoyage par le vide".

« Il avait écrit sur le seuil de sa maison : « **D'où que vous veniez, entrez et soyez les bienvenus**. » Qui, selon vous, répondit à **cette belle invitation** ? » (La chute .p, 16).

"Cette belle invitation" est **une anaphore nominale résomptive**, utilisée pour reprendre "d'où que vous veniez, entrez et soyez les bienvenus".

« **La Hollande** est un songe, monsieur, un songe d'or et de fumée, plus fumeux le jour, plus doré la nuit, et nuit et jour ce songe est peuplé de Lohengrin comme ceux-ci, filant rêveusement sur leurs noires bicyclettes à hauts guidons, cygnes funèbres qui tournent sans trêve, dans tout **le pays**, autour des mers, le long des canaux. » (La chute .p, 17).

"Le pays" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "la Hollande".

« Bonne nuit ! Comment ? **Ces dames**, derrière ces vitrines ? Le rêve, monsieur, le rêve à peu de frais, le voyage aux Indes ! **Ces personnes** se parfument aux épices. Vous entrez, elles tirent les rideaux et la navigation commence. » (La chute .p, 19, 20).

"Ces personnes" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "ces dames" qui, dans le roman, s'insère dans un passage du récit au discours automatique, c'est-à-dire sans être signalé.

« **Qu'est-ce qu'un juge-pénitent** ? Ah ! je vous ai intrigué avec **cette histoire**. » (La chute. P, 21)

"Cette histoire" est **une anaphore nominale résomptive**, utilisée pour reprendre "qu'est-ce qu'un juge pénitent ?".

« De plus, j'étais soutenu par deux sentiments sincères : la satisfaction de me trouver du bon côté de la barre et **un mépris instinctif** envers les juges en général. **Ce mépris**, après tout, n'était peut-être pas si instinctif. » (La chute .p, 22).

"Ce mépris" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "un mépris instinctif".

« J'ai connu autrefois **un industriel** qui avait une femme parfaite, admirée de tous, et qu'il trompait pourtant. **Cet homme** enrageait littéralement de se trouver dans son tort, d'être dans l'impossibilité de recevoir, ni de se donner, un brevet de vertu. » (La chute. p, 23).

"Cet homme" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "un industriel".

« Ma situation était plus enviable. Non seulement je ne risquais pas de rejoindre le camp des criminels (en particulier, je n'avais aucune chance de tuer ma femme, étant célibataire), mais encore je prenais **leur défense**, à la seule condition qu'ils fussent de bons meurtriers, comme d'autres sont de bons sauvages. La manière même dont je menais **cette défense** me donnait de grandes satisfactions. » (La chute .p, 23,24).

"Cette défense" est une **anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "leur défense".

« Être arrêté, par exemple, dans les couloirs du Palais, par **la femme d'un accusé** qu'on a défendu pour la seule justice ou pitié, je veux dire gratuitement, entendre **cette femme** murmurer que rien, non, rien ne pourra reconnaître ce qu'on a fait pour eux [...] » (La chute .p, 27).

"Cette femme" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "la femme d'un accusé".

« Pour être connu, il suffit en somme de **tuer sa concierge**. Malheureusement, il s'agit d'une réputation éphémère, tant il y a de concierges qui méritent et reçoivent le couteau. **Le crime** tient sans trêve le devant de la scène, mais le criminel n'y figure que fugitivement, pour être aussitôt remplacé. » (La chute .p, 30).

"Le crime" est **une anaphore nominale résomptive**, utilisée pour reprendre "tuer sa concierge".

« **Je n'ai jamais eu besoin d'apprendre à vivre**. Sur **ce point**, je savais déjà tout en naissant. » (La chute .p,30).

"Ce point" est **une anaphore nominale résomptive**, utilisée pour reprendre "je n'ai jamais eu besoin d'apprendre à vivre".

« Il s'agissait, notez-le bien, d'autre chose que **la certitude** où je vivais d'être plus intelligent que tout le monde. **Cette certitude** d'ailleurs est sans conséquence du fait que tant d'imbéciles la partagent. » (La chute .p, 33).

"Cette certitude" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "la certitude".

« Mais permettez-moi de faire appel à notre ami le primate. Hochez la tête pour le remercier et, surtout, buvez avec moi, **j'ai besoin de votre sympathie**. Je vois que **cette déclaration** vous étonne. » (La chute .p, 34).

"Cette déclaration" est **une anaphore nominale résomptive**, utilisée pour reprendre "j'ai besoin de votre sympathie".

« Comme nous admirons ceux de nos maîtres qui ne parlent plus, la bouche pleine de terre ! **L'hommage** vient alors tout naturellement, **cet hommage** que, peut-être, ils avaient attendu de nous toute leur vie. » (La chute .p, 37).

"Cet hommage" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "l'hommage".

« Observez vos voisins, si, par chance, il survient **un décès** dans l'immeuble. Ils dormaient dans leur petite vie et voilà, par exemple, que le concierge meurt. Aussitôt, ils s'éveillent, frétilent, s'informent, s'apitoient. **Un mort** sous presse, et le spectacle commence enfin. Ils ont besoin de la tragédie, que voulez-vous, c'est leur petite transcendance, c'est leur apéritif. » (La chute .p, 38).

"Un mort" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "un décès".

« D'ailleurs, est-ce un hasard si je vous parle de **concierge** ? J'en avais un, vraiment disgracié, la méchanceté même, **un monstre d'insignifiance et de rancune**, qui aurait découragé un franciscain. » (La chute .p, 38).

"Un monstre d'insignifiance et de rancune" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "concierge".

« **La femme du concierge** était malade, couchée dans la pièce unique, et, près d'elle, on avait étendu la caisse sur des chevalets. Il fallait prendre son courrier soi-même. On ouvrait, on disait : « Bonjour, madame », on écoutait l'éloge du disparu que **la concierge** désignait de la main, et on emportait son courrier. » (La chute .p, 38,39).

"La concierge" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "la femme du concierge".

« J'ai enterré aussi **un vieux collaborateur** de l'Ordre des avocats. **Un commis**, assez dédaigné, à qui je serrais toujours la main. » (La chute .p, 39).

"Un commis" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "un vieux collaborateur".

« Là où je travaillais, **je serrais toutes les mains d'ailleurs, et plutôt deux fois qu'une. Cette cordiale simplicité** me valait, à peu de frais, la sympathie de tous, nécessaire à mon épanouissement. » (La chute, p, 39,40).

"Cette cordiale simplicité" est **une anaphore nominale résomptive**, utilisée pour reprendre "je serrais toutes les mains d'ailleurs, et plutôt deux fois qu'une".

« Mais laissez-moi auparavant vous faire remarquer que ma concierge, qui s'était ruinée en crucifix, en beau chêne, et en poignées d'argent, pour mieux jouir de son émotion, s'est collée, un mois plus tard, avec **un faraud** à belle voix. Il la cognait, on entendait des cris affreux, et tout de suite après, il ouvrait la fenêtre et poussait sa romance préférée : « Femmes, que vous êtes jolies ! » « Tout de même ! » disaient les voisins. Tout de même quoi, je vous le demande ? Bon, **ce baryton** avait les apparences contre lui, et **la concierge** aussi. Mais rien ne prouve qu'ils ne s'aiment pas. Rien ne prouve, non plus, qu'elle n'aimait pas **son mari**. Du reste, quand le faraud s'envola, la voix et le bras fatigués, elle reprit l'éloge **du disparu, cette fidèle !** » (La chute .p, 40,41).

"Ce baryton", "son mari", "le disparu" sont des **anaphores nominales infidèles**, utilisées pour reprendre "un faraud".

"Cette fidèle" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "la concierge".

« **Le rire** décroissait, mais je l'entendais encore distinctement derrière moi, venu de nulle part, sinon des eaux. En même temps, je percevais les battements précipités de mon cœur.

Entendez-moi bien, **ce rire** n'avait rien de mystérieux ; c'était un bon rire, naturel, presque amical, qui remettait les choses en place. Bientôt d'ailleurs, je n'entendis plus rien. Je regagnai les quais, pris la rue Dauphine, achetai des cigarettes dont je n'avais nul besoin. » (La chute .p, 43).

"Ce rire" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "le rire".

« D'ailleurs, je suis appelé en consultation par **l'ours brun** que vous voyez là-bas. **Un honnête homme**, à coup sûr, que la police brime vilainement, et par pure perversité. » (La chute .p, 44).

"Un honnête homme" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "l'ours brun".

« **Un honnête homme**, à coup sûr, que la police brime vilainement, et par pure perversité. Vous estimez qu'il a une tête de tueur ? Soyez sûr que c'est la tête de l'emploi. Il cambriole, aussi bien, et vous serez surpris d'apprendre que **cet homme des cavernes** est spécialisé dans le trafic des tableaux. » (La chute .p, 44).

"Cet homme des cavernes" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "un honnête homme".

« Comme **les canaux** sont beaux, le soir ! J'aime le souffle des eaux moisies, l'odeur des feuilles mortes qui macèrent dans le canal et celle, funèbre, qui monte des péniches pleines de fleurs. Non, non, ce goût n'a rien de morbide, croyez-moi. Au contraire, c'est, chez moi, un parti pris. La vérité est que je me force à admirer **ces canaux**. » (La chute .p, 48).

"Ces canaux" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "les canaux".

« Chaque homme a besoin d'esclaves comme d'air pur. **Commander, c'est respirer**, vous êtes bien de **cet avis** ? » (La chute .p, 49).

"Cet avis" est **une anaphore nominale résomptive**, utilisée pour reprendre "commander, c'est respirer".

« De la même manière, je refusais toujours de manger dans les restaurants chinois. Pourquoi ? Parce que les Asiatiques, lorsqu'ils se taisent, et devant les blancs, ont souvent **l'air méprisant**. Naturellement, ils le gardent, **cet air**, en servant ! » (La chute .p, 51).

"Cet air" est une **anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "l'air méprisant".

« Celui qui ne peut s'empêcher d'avoir des esclaves, **ne vaut-il pas mieux qu'il les appelle hommes libres ? Pour le principe d'abord, et puis pour ne pas les désespérer**. On leur doit bien **cette compensation**, n'est-ce pas ? » (La chute .p, 51).

"Cette compensation" est **une anaphore nominale résomptive**, utilisée pour reprendre "ne vaut-il pas mieux qu'il les appelle hommes libres ? Pour le principe d'abord, et puis pour ne pas les désespérer".

« Quand je quittais un aveugle sur le trottoir où je l'avais aidé à atterrir, **je le saluais**. **Ce coup de chapeau** ne lui était évidemment pas destiné, il ne pouvait pas le voir. » (La chute .p, 52).

"Ce coup de chapeau" est **une anaphore nominale résomptive**, utilisée pour reprendre "je le saluais".

« Un autre jour, à la même époque, à un automobiliste qui me remerciait de l'avoir aidé, je répondis que **personne n'en aurait fait autant**. Je voulais dire, bien sûr, n'importe qui. Mais **ce malheureux lapsus** me resta sur le cœur. Pour la modestie, vraiment, j'étais imbattable. » (La chute .p, 53).

"Ce malheureux lapsus" est **une anaphore nominale résomptive**, utilisée pour reprendre "personne n'en aurait fait autant".

« Avec plus de fermeté, je priai **mon interlocuteur** d'être poli et de considérer qu'il entravait la circulation. **L'irascible personnage**, exaspéré sans doute par la mauvaise volonté, devenue évidente, de son moteur, m'informa que si je désirais ce qu'il appelait une déroutée, il me l'offrirait de grand cœur. Tant de cynisme me remplit d'une bonne fureur et je sortis de ma voiture dans l'intention de frotter les oreilles de ce mal embouché.

Je ne pense pas être lâche (mais que ne pense-t-on pas !), je dépassais d'une tête **mon adversaire**, mes muscles m'ont toujours bien servi. » (La chute .p, 57).

"L'irascible personnage", "mon adversaire" sont **des anaphores nominales infidèles**, utilisées pour reprendre "mon interlocuteur".

« Mais, **après avoir été frappé en public sans réagir**, il ne m'était plus possible de caresser **cette belle image** de moi-même. » (La chute .p, 60).

"Cette belle image" est **une anaphore nominale résomptive**, utilisée pour reprendre "après avoir été frappé en public sans réagir".

« La sensualité n'est pas répugnante, elle. Soyons indulgents et parlons **d'infirmité**, d'une sorte d'incapacité congénitale à voir dans l'amour autre chose que ce qu'on y fait. **Cette infirmité**, après tout, était confortable. » (La chute .p, 64).

"Cette infirmité" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "infirmité".

« **Nos amies, en effet, ont ceci de commun avec Bonaparte qu'elles pensent toujours réussir là où tout le monde a échoué.** Dans **ce commerce**, du reste, je satisfaisais encore autre chose que ma sensualité : mon amour du jeu. » (La chute .p, 64).

"Ce commerce" est **une anaphore nominale résomptive**, utilisée pour reprendre "nos amies, en effet, ont ceci de commun avec Bonaparte qu'elles pensent toujours réussir là où tout le monde a échoué".

« Surtout, j'avais perfectionné **une petite tirade**, toujours bien reçue, et que vous applaudirez, j'en suis sûr. L'essentiel de **cette tirade** tenait dans l'affirmation, douloureuse et résignée, que je n'étais rien, ce n'était pas la peine qu'on s'attachât à moi, ma vie était ailleurs, elle ne passait pas par le bonheur de tous les jours, bonheur que, peut-être, j'eusse préféré à toutes choses, mais voilà, il était trop tard. » (La chute .p, 66).

"Cette tirade" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "une petite tirade".

« L'essentiel de cette tirade tenait dans l'affirmation, douloureuse et résignée, que je n'étais rien, ce n'était pas la peine qu'on s'attachât à moi, ma vie était ailleurs, elle ne passait pas par le bonheur de tous les jours, bonheur que, peut-être, j'eusse préféré à toutes choses, mais voilà, **il était trop tard**. Sur les raisons de **ce retard décisif**, je gardais le secret, sachant qu'il est meilleur de coucher avec le mystère. » (La chute .p, 66).

"Ce retard décisif" est **une anaphore nominale résumptive**, utilisée pour reprendre "il était trop tard".

« **Les plus sensibles de mes amies s'efforçaient de me comprendre** et **cet effort** les menait à de mélancoliques abandons. » (La chute .p, 66).

"Cet effort" est **une anaphore nominale résumptive**, utilisée pour reprendre "les plus sensibles de mes amies s'efforçaient de me comprendre".

« J'avais alors gagné, et deux fois, puisque, outre **le désir** que j'avais d'elles, je satisfaisais l'amour que je me portais, en vérifiant chaque fois mes beaux pouvoirs.

Cela est si vrai que même s'il arrivait que certaines ne me fournissent qu'un plaisir médiocre, je tâchais cependant de renouer avec elles, de loin en loin, aidé sans doute par **ce désir** singulier que favorise l'absence, suivie d'une complicité soudain retrouvée, mais aussi pour vérifier que nos liens tenaient toujours et qu'il n'appartenait qu'à moi de les resserrer. » (La chute .p, 66,67).

"Ce désir" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "le désir".

« **Parfois, j'allais même jusqu'à leur faire jurer de n'appartenir à aucun autre homme**, pour apaiser, une fois pour toutes, mes inquiétudes sur **ce point**. » (La chute .p, 67).

"Ce point" est **une anaphore nominale résumptive**, utilisée pour reprendre "parfois, j'allais même jusqu'à leur faire jurer de n'appartenir à aucun autre homme".

« Quelques semaines après, pourtant, **j'appris qu'elle avait confié à un tiers mes insuffisances**. Sur le coup, j'eus le sentiment, d'avoir été un peu trompé ; elle n'était pas si passive que je le croyais, le jugement ne lui manquait pas.

Puis je haussai les épaules et fis mine de rire. J'en ris tout à fait même ; il était clair que **cet incident** était sans importance. » (La chute .p, 68,69).

"Cet incident" est **une anaphore nominale résumptive**, utilisée pour reprendre "j'appris qu'elle avait confié à un tiers mes insuffisances".

« La tendresse, et la douce faiblesse d'un cœur, je les réveillais en elles, n'en ressentant moi-même que l'apparence, simplement un peu excité par ce refus, alarmé aussi par la possible perte **d'une affection** (...). Aussitôt aimé, et ma partenaire à nouveau oubliée, je reluisais, j'étais au mieux, je devenais sympathique. Notez d'ailleurs que **cette affection**, dès que je l'avais regagnée, j'en ressentais le poids. » (La chute .p, 71,72).

"Cette affection" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "une affection".

« Dans mes moments d'agacement, je me disais alors que la solution idéale eût été **la mort** pour la personne qui m'intéressait. **Cette mort** eût définitivement fixé notre lien, d'une part, et, de l'autre, lui eût ôté sa contrainte. » (La chute .p, 72).

"Cette mort" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "la mort".

« Mes rapports avec **mes contemporains** étaient les mêmes, en apparence, et pourtant devenaient subtilement désaccordés. **Mes amis** n'avaient pas changé. Ils vantaient toujours, à l'occasion, l'harmonie et la sécurité qu'on trouvait auprès de moi.

Mais je n'étais sensible qu'aux dissonances, au désordre qui m'emplissait ; je me sentais vulnérable, et livré à l'accusation publique. **Mes semblables** cessaient d'être à mes yeux l'auditoire respectueux dont j'avais l'habitude. » (La chute .p, 83).

"Mes amis", "mes semblables" sont **des anaphores nominales infidèles**, utilisées pour reprendre "mes contemporains".

« Ma vie, d'autre part, était pleine à craquer et, par manque de temps, je refusais beaucoup **d'avances**. J'oubliais ensuite, pour la même raison, mes refus. Mais **ces avances** m'avaient été faites par des gens dont la vie n'était pas pleine et qui, pour cette même raison, se souvenaient de mes refus. » (La chute .p, 85).

"Ces avances" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "d'avances".

« Cependant, j'ai dû d'abord m'arranger de mes découvertes et me mettre en règle avec **le rire** de mes contemporains. À partir du soir où j'ai été appelé, car j'ai été appelé réellement, j'ai dû répondre ou du moins chercher la réponse. Ce n'était pas facile ; j'ai longtemps erré. Il a fallu d'abord que **ce rire** perpétuel, et les rieurs, m'apprirent à voir plus clair en moi, à découvrir enfin que je n'étais pas simple. » (La chute .p, 89).

"Ce rire" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "le rire".

« **Il a fallu d'abord que ce rire perpétuel, et les rieurs, m'apprirent à voir plus clair en moi, à découvrir enfin que je n'étais pas simple.** Ne souriez pas, **cette vérité** n'est pas aussi première qu'elle paraît. » (La chute .p, 89).

"Cette vérité" est **une anaphore nominale résomptive**, utilisée pour reprendre "il a fallu d'abord que ce rire perpétuel, et les rieurs, m'apprirent à voir plus clair en moi, à découvrir enfin que je n'étais pas simple".

« Autrement, et **n'y eût-il qu'un seul mensonge de caché dans une vie, la mort le rendait définitif.** Personne, jamais plus, ne connaîtrait la vérité sur **ce point** puisque le seul qui la connût était justement le mort, endormi sur son secret. » (La chute .p, 95).

"Ce point" est **une anaphore nominale résomptive**, utilisée pour reprendre "n'y eût-il qu'un seul mensonge de caché dans une vie, la mort le rendait définitif".

« Là, sans y paraître, je lâchais un gros mot : « **Dieu merci !** » disais-je ou plus simplement : « **Mon Dieu...** » Vous savez comme nos athées de bistrots sont de timides communiants. Un moment de stupeur suivait l'énoncé de **cette énormité**, ils se regardaient, stupéfaits, puis le tumulte éclatait, les uns fuyaient hors du café, les autres caquetaient avec indignation sans rien écouter, tous se tordaient de convulsions, comme le diable sous l'eau bénite. » (La chute .p, 98).

"Cette énormité" est **une anaphore nominale résomptive**, utilisée pour reprendre "Dieu merci".

« Mais je me mis soudain à conseiller **l'amalgame** comme méthode de défense. Non pas, dirais-je, **cet amalgame** perfectionné par les inquisitions modernes qui jugent en même temps un voleur et un honnête homme pour accabler le second des crimes du premier. » (La chute .p, 99).

"Cet amalgame" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "l'amalgame".

« **Il s'agissait au contraire de défendre le voleur en faisant valoir les crimes de l'honnête homme, l'avocat en l'occurrence.** Je m'expliquai fort clairement sur **ce point** (...). » (La chute .p, 100).

"Ce point" est **une anaphore nominale résumptive**, utilisée pour reprendre "il s'agissait au contraire de défendre le voleur en faisant valoir les crimes de l'honnête homme, l'avocat en l'occurrence".

« **Je suis libre, soustrait à vos rigueurs, et qui suis-je pourtant ? Un citoyen-soleil quant à l'orgueil, un bouc de luxure, un pharaon dans la colère, un roi de paresse. Je n'ai tué personne ? Pas encore sans doute !**

Mais n'ai-je pas laissé mourir de méritantes créatures ? Peut-être. Et peut-être suis-je prêt à recommencer. Tandis que celui-ci, regardez-le, il ne recommencera pas. Il est encore tout étonné d'avoir si bien travaillé. Ce discours troubla un peu mes jeunes confrères.» (La chute .p, 100).

"Ce discours" est **une anaphore nominale résumptive**, utilisée pour reprendre "je suis libre, soustrait à vos rigueurs, et qui suis-je pourtant ? Un citoyen-soleil quant à l'orgueil, un bouc de luxure, un pharaon dans la colère, un roi de paresse. Je n'ai tué personne ? Pas encore sans doute ! Mais n'ai-je pas laissé mourir de méritantes créatures ? Peut-être. Et peut-être suis-je prêt à recommencer. Tandis que celui-ci, regardez-le, il ne recommencera pas. Il est encore tout étonné d'avoir si bien travaillé".

« Je me pris ainsi d'une fausse passion pour une charmante ahurie qui avait si bien lu la presse du cœur qu'elle parlait de l'amour avec la sûreté et **la conviction** d'un intellectuel annonçant la société sans classes. **Cette conviction**, vous ne l'ignorez pas, est entraînante. » (La chute .p, 106).

"Cette conviction" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "la conviction".

« De là à conclure que j'invoquais la divinité dans la mesure de mes ignorances, il n'y avait qu'**un pas**. Mes clients firent **ce pas** et se raréfièrent. » (La chute .p, 113).

"Ce pas" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "un pas".

« **Que l'innocence en soit réduite à vivre bossue**, je me refuse à considérer une seule seconde **cette hypothèse**. » (La chute .p, 116).

"Cette hypothèse" est **une anaphore nominale résumptive**, utilisée pour reprendre "que l'innocence en soit réduite à vivre bossue".

« **Les enfants de la Judée** massacrés pendant que ses parents l'emmenaient en lieu sûr, pourquoi étaient-ils morts sinon à cause de lui ? Il ne l'avait pas voulu, bien sûr.

Ces soldats sanglants, **ces enfants** coupés en deux, lui faisaient horreur. Mais, tel qu'il était, je suis sûr qu'il ne pouvait les oublier. » (La chute .p, 118,119).

"Ces enfants" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "les enfants de la Judée".

« Et cette tristesse qu'on devine dans tous ses actes, n'était-ce pas la mélancolie inguérissable de celui qui entendait au long des nuits la voix de Rachel, gémissant sur **ses petits** et refusant toute consolation ? La plainte s'élevait dans la nuit, Rachel appelait **ses enfants** tués pour lui, et il était vivant ! » (La chute .p, 119).

"Ses enfants" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "ses petits".

« À ce moment, un jeune soldat allemand qui marchait allégrement me dépassa. Arrivé devant **le chien**, il lui caressa la tête. Sans hésiter, **l'animal** lui emboîta le pas, avec le même enthousiasme, et disparut avec lui. » (La chute .p, 128).

"L'animal" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "le chien".

« Sans hésiter, **l'animal** lui emboîta le pas, avec le même enthousiasme, et disparut avec lui. [...] J'imaginai au contraire **ce sympathique animal** devenu mascotte d'un régiment allemand et cela me mettait en fureur. » (La chute .p, 128).

"Ce sympathique animal" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "l'animal".

« Toujours est-il que je gagnai finalement la Tunisie où **une tendre amie** m'assurait du travail. **Cette amie** était une créature fort intelligente qui s'occupait de cinéma. » (La chute .p, 129).

"Cette amie" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "une tendre amie".

« Il y avait avec moi **un jeune Français**, qui avait la foi. Oui ! c'est un conte de fées, décidément. Le genre **Duguesclin**, si vous voulez. » (La chute .p, 130).

"Duguesclin" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "un jeune Français".

« Le général catholique l'avait interné et d'avoir vu que, dans les camps franquistes, les pois chiches étaient, si j'ose dire, bénis par Rome, l'avait jeté dans **une profonde tristesse**. Ni le ciel d'Afrique, où il avait échoué ensuite, ni les loisirs du camp ne l'avaient tiré de **cette tristesse**. » (La chute .p, 130).

"Cette tristesse" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "une profonde tristesse".

« La vérité est que **Duguesclin** nous avait impressionnés. Moi-même, il me semble que je ne riais pas tout à fait. Je trouvai d'abord que **mon petit prophète** avait raison et puis le soleil, les travaux épuisants, la bataille pour l'eau, bref, nous n'étions pas dans notre assiette. » (La chute .p, 131,132).

"Mon petit prophète" est **une anaphore nominale infidèle**, utilisée pour reprendre "Duguesclin".

« **De faux juges** sont proposés à l'admiration du monde et je suis seul à connaître les vrais. Quatrièmement, parce que j'ai une chance, ainsi, d'être envoyé en prison, idée alléchante, d'une certaine manière. Cinquièmement, parce que **ces juges** vont au rendez-vous de l'Agneau [...]. » (La chute .p, 136).

"Ces juges" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "de faux juges".

« N'est-il pas bon aussi bien de vivre à **la ressemblance** de la société et pour cela ne faut-il pas que la société me ressemble ? La menace, le déshonneur, la police sont les sacrements de **cette ressemblance**. » (La chute .p, 142).

"Cette ressemblance" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "la ressemblance".

« Il m'a donc fallu trouver **un autre moyen** d'étendre le jugement à tout le monde pour le rendre plus léger à mes propres épaules. J'ai trouvé **ce moyen**. » (La chute .p, 143).

"Ce moyen" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "un autre moyen".

« Pour le qu'il m'arrêtera pour **le vol** des Juges intègres. Pour le reste, n'est-ce pas, personne ne peut m'arrêter. Mais quant à **ce vol**, il tombe sous le coup de la loi et j'ai tout arrangé pour me rendre complice ; je recèle ce tableau et le montre à qui veut le voir. » (La chute .p, 152).

"Ce vol" est **une anaphore nominale fidèle**, utilisée pour reprendre "le vol".

3. Les anaphores adverbiales

Le roman compte 22 anaphores adverbiales. Ces anaphores se sont présentées par l'utilisation des adverbes "ainsi" et "là".

« Il m'a toujours semblé que nos concitoyens avaient deux fureurs : les idées et la fornication. **À tort et à travers**, pour **ainsi** dire. » (La chute .p, 10).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "à tort et à travers".

« Moi, **j'habite le quartier juif**, ou ce qui s'appelait **ainsi** jusqu'au moment où nos frères hitlériens y ont fait de la place. » (La chute .p, 15).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre " j'habite le quartier juif ".

« **Je peux lutter ainsi** contre cette pente de nature qui me porte irrésistiblement à la sympathie. » (La chute .p, 15).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "je peux lutter".

« Mais jugez déjà de ma satisfaction. **Je jouissais de ma propre nature**, et nous savons tous que c'est **là** le bonheur bien que, pour nous apaiser mutuellement, nous fassions mine parfois de condamner ces plaisirs sous le nom d'égoïsme. » (La chute .p, 24).

"Là" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "je jouissais de ma propre nature".

« [...] **afin de couper court aux effusions** et leur garder **ainsi** une juste résonance, baiser la main d'une pauvre femme et briser là(...) » (La chute .p, 27).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "afin de couper court aux effusions".

« **Désigné personnellement, entre tous, pour cette longue et constante réussite**. C'était **là**, en somme, un effet de ma modestie. » (La chute .p, 33).

"Là" est **une anaphore adverbiale** qui renvoie au fait "désigné personnellement, entre tous, pour cette longue et constante réussite".

« Mais la fatigue disparaissait le lendemain et, avec elle, le secret ; **je m'élançais de nouveau**. Je courais **ainsi**, toujours comblé, jamais rassasié, sans savoir où m'arrêter, jusqu'au jour, jusqu'au soir plutôt où la musique s'est arrêtée, les lumières se sont éteintes. » (La chute .p, 34).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "je m'élançais de nouveau".

« **J'ai un beau rire franc, ma poignée de main est énergique**, ce sont là des atouts. » (La chute .p, 44).

"Là" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "j'ai un beau rire franc, ma poignée de main est énergique".

« **Nous ne disons plus, comme aux temps naïfs** : « Je pense **ainsi**. Quelles sont vos objections ? » » (La chute .p, 50).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "nous ne disons plus, comme aux temps naïfs".

« Je vivais donc sans autre continuité que celle, au jour le jour, du moi-moi-moi. Au jour le jour les femmes, au jour le jour la vertu ou le vice, au jour le jour, comme les chiens, **mais tous les jours, moi-même, solide au poste**. J'avançais **ainsi** à la surface de la vie, dans les mots en quelque sorte, jamais dans la réalité. » (La chute .p, 55).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "mais tous les jours, moi-même solide au poste".

« Vous savez ce qu'est le charme : **une manière de s'entendre répondre oui sans avoir posé aucune question claire**. **Ainsi** de moi, à l'époque. Cela vous surprend ? » (La chute .p, 62).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "une manière de s'entendre répondre oui sans avoir posé aucune question claire". (La chute .p, 62).

« **La vérification, en ce qui les concernait, était faite une fois pour toutes, mon pouvoir assuré pour longtemps**. Curieux, non ? C'est **ainsi** pourtant, mon cher compatriote. » (La chute .p, 68).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "la vérification, en ce qui les concernait, était faite une fois pour toutes, mon pouvoir assuré pour longtemps".

« **Nul homme n'est hypocrite dans ses plaisirs**, ai-je lu cela ou l'ai-je pensé, mon cher compatriote ? Quand je considérais, **ainsi**, la difficulté que j'avais à me séparer définitivement d'une femme, difficulté qui m'amenait à tant de liaisons simultanées, je n'en accusais pas la tendresse de mon cœur. » (La chute .p, 71).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "nul homme n'est hypocrite dans ses plaisirs".

« **Pour cesser d'être douteux, il faut cesser d'être, tout bellement**. Du reste, n'est-ce pas mieux **ainsi** ? Nous souffririons trop de leur indifférence. » (La chute .p, 80).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "pour cesser d'être douteux, il faut cesser d'être, tout bellement".

« **Mais ces avances m'avaient été faites par des gens dont la vie n'était pas pleine et qui, pour cette même raison, se souvenaient de mes refus**. C'est **ainsi**, pour ne prendre qu'un exemple, que les femmes, au bout du compte, me coûtaient cher. » (La chute .p, 85).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "mais ces avances m'avaient été faites par des gens dont la vie n'était pas pleine et qui, pour cette même raison, se souvenaient de mes refus".

« **Pour exposer aux regards ce qu'il avait dans le ventre, je voulais fracturer le beau mannequin que je présentais en tous lieux**. Je me souviens **ainsi** d'une causerie que je devais faire devant de jeunes avocats stagiaires. » (La chute .p, 99).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "pour exposer aux regards ce qu'il avait dans le ventre, je voulais fracturer le beau mannequin que je présentais en tous lieux".

« J'étais donc amené à des promesses de plus en plus explicites, **j'en venais à exiger de mon cœur un sentiment de plus en plus vaste**. Je me pris **ainsi** d'une fausse passion pour une charmante ahurie qui avait si bien lu la presse du cœur qu'elle parlait de l'amour avec la sûreté et la conviction d'un intellectuel annonçant la société sans classes. » (La chute .p, 106).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "j'en venais à exiger de mon cœur un sentiment de plus en plus vaste".

« **Les poumons tuberculeux guérissent en se desséchant et asphyxient peu à peu leur heureux propriétaire. Ainsi** de moi qui mourais paisiblement de ma guérison. » (La chute .p, 113).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "les poumons tuberculeux guérissent en se desséchant et asphyxient peu à peu leur heureux propriétaire".

« Notez d'ailleurs que si Luc n'avait rien supprimé, on aurait à peine remarqué la chose ; **elle n'aurait pas pris tant de place, en tout cas. Ainsi**, le censeur crie ce qu'il proscrit. » (La chute .p, 120).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "elle n'aurait pas pris tant de place, en tout cas".

« **Mais j'ai bu l'eau, cela est sûr, en me persuadant que les autres avaient besoin de moi, plus que de celui-ci qui allait mourir de toute façon, et je devais me conserver à eux.** C'est **ainsi**, cher, que naissent les empires et les églises, sous le soleil de la mort. » (La chute .p, 133).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "mais j'ai bu l'eau, cela est sûr, en me persuadant que les autres avaient besoin de moi, plus que de celui-ci qui allait mourir de toute façon, et je devais me conserver à eux".

« N'ayant pas le cœur assez grand pour partager mes richesses avec un pauvre bien méritant, **je les laissais à la disposition des voleurs éventuels**, espérant **ainsi** corriger l'injustice par le hasard. » (La chute .p, 134).

"Ainsi" est **une anaphore adverbiale**, utilisée pour reprendre "je les laissais à la disposition des voleurs éventuels".

4. Les anaphores verbales

Le roman compte 6 anaphores verbales. Ces anaphores se sont présentées par l'utilisation du verbe faire et du pronom anaphorique "le".

« **Quitter enfin mon fauteuil, au théâtre, pour permettre à un couple d'être réuni, placer en voyage les valises d'une jeune fille dans le filet placé trop haut pour elle,** étaient autant d'exploits que j'accomplissais plus souvent que d'autres parce que j'étais plus attentif aux occasions de **le faire** et que j'en retirais des plaisirs mieux savourés. » (La chute .p, 26).

"Faire" est **une anaphore verbale**, utilisée pour reprendre "quitter enfin mon fauteuil, au théâtre, pour permettre à un couple d'être réuni, placer en voyage les valises d'une jeune fille dans le filet placé trop haut pour elle".

« Je n'ai jamais pu parler qu'**en me vantant**, surtout si je **le faisais** avec cette fracassante discrétion dont j'avais le secret. » (La chute .p, 53).

"Faisais" est **une anaphore verbale**, utilisée pour reprendre "'en me vantant".

« La vérité est que **tout homme intelligent**, vous le savez bien, **rêve d'être un gangster et de régner sur la société par la seule violence**. Comme ce n'est pas aussi facile que peut **le faire** croire la lecture des romans spécialisés, on s'en remet généralement à la politique et l'on court au parti le plus cruel. » (La chute .p, 60).

"Faire" est **une anaphore verbale**, utilisée pour reprendre "tout homme intelligent rêve d'être un gangster et de régner sur la société par la seule violence".

« Jusqu'au moment du moins où elle devint ma maîtresse et où je compris que la presse du cœur, qui enseignait à **parler de l'amour**, n'apprenait pas à **le faire**. » (La chute .p, 106).

"Faire" est **une anaphore verbale**, utilisée pour reprendre "parler de l'amour".

« Un jour pourtant, au cours d'un voyage que **j'offris à une amie**, sans lui dire que je **le faisais** pour fêter ma guérison, je me trouvais à bord d'un transatlantique, sur le pont supérieur, naturellement. » (La chute .p, 114).

"Faisais" est **une anaphore verbale**, utilisée pour reprendre "j'offris à une amie".

« Puis le gorille, sur ma demande, **l'a mis en dépôt ici**. Il rechignait un peu à **le faire**, mais il a pris peur quand je lui ai expliqué l'affaire. » (La chute .p, 135).

"Faire" est **une anaphore verbale**, utilisée pour reprendre "l'a mis en dépôt ici".

5. Analyse des anaphores adjectivales

Nous n'avons rencontré l'anaphore adjectivale que deux fois dans notre corpus.

« Il y a toujours des raisons au meurtre d'un homme. Il est, au contraire, impossible de justifier qu'il vive. [...] Mais, **tel** qu'il était, je suis sûr qu'il ne pouvait les oublier. » (La chute .p, 118,119).

"Tel" est **une anaphore adjectivale**, utilisée pour reprendre "Jésus", qui selon les Chrétiens, est la cause du Massacre des Innocents.

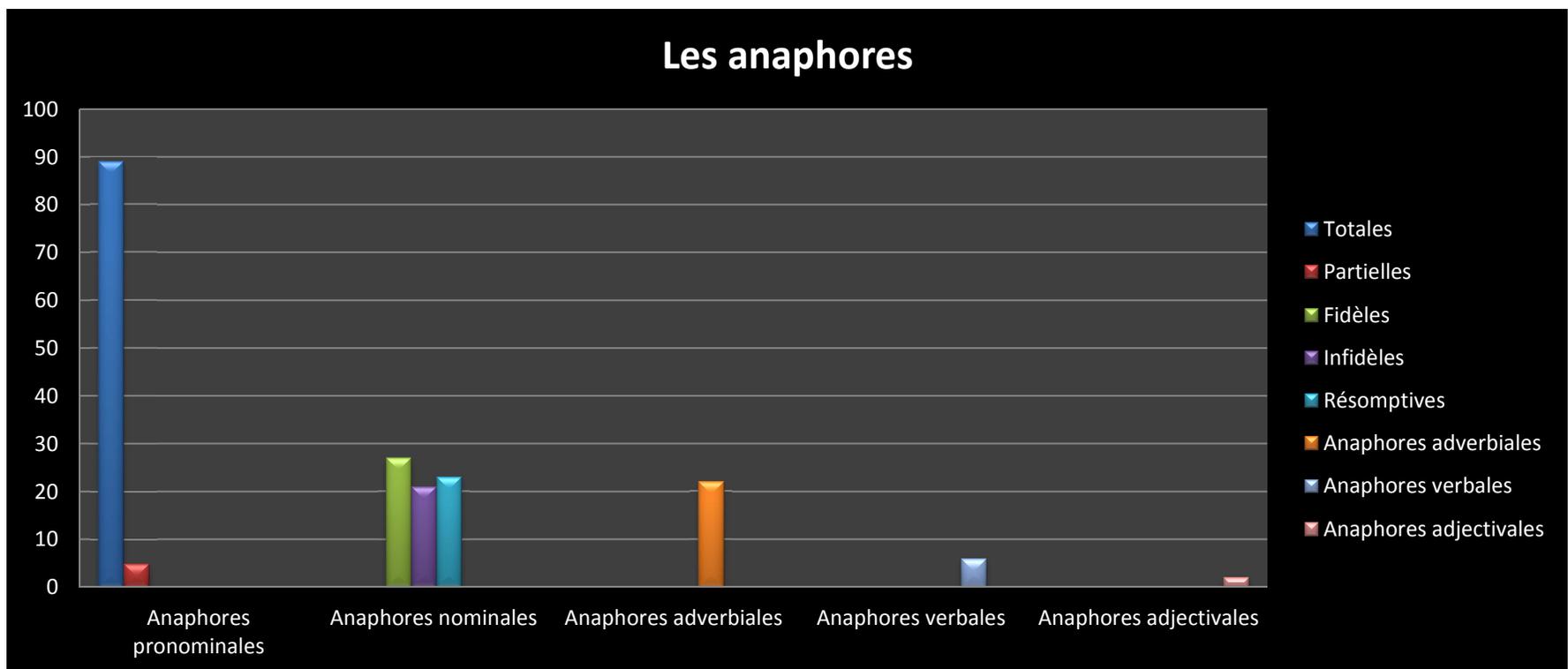
« Je prends les traits communs, les expériences que nous avons ensemble souffertes, les faiblesses que nous partageons, le bon ton, **l'homme du jour** enfin, **tel** qu'il sévit en moi et chez les autres. » (La chute .p, 145).

"Tel" est **une anaphore adjectivale**, utilisée pour reprendre "l'homme du jour".

6. Commentaire des résultats

Nous avons analysé 195 anaphores. Ces anaphores ne sont pas utilisées dans la même fréquence. En effet, Albert Camus recourt plus souvent aux anaphores pronominales et aux anaphores nominales. Les anaphores adverbiales et les anaphores verbales sont utilisées mais de moindre fréquence. Tandis que les anaphores adjectivales sont utilisées de très faible fréquence. Nous allons résumer les résultats obtenus dans le tableau ci-dessous :

Les anaphores	Anaphores pronominales		Anaphores nominales			Anaphores adverbiales	Anaphores verbales	Anaphores adjectivales
	Totales	Partielles	Fidèles	Infidèles	Résomptives			
Le nombre des anaphores	89	5	27	21	23	22	6	2



7. Remarques conclusives

Cette étape d'analyse a montré qu'Albert Camus recourait fréquemment aux anaphores. Cependant l'analyse a démontré qu'il pouvait y avoir plusieurs types d'anaphore. L'anaphore la plus utilisée est l'anaphore pronominale, à savoir l'anaphore pronominale totale. Nous pensons donc que l'anaphore pronominale totale permet à l'auteur d'éviter la répétition afin de construire des textes cohérents. Concernant les anaphores nominales, nous avons constaté qu'elles jouent un rôle crucial dans la construction du sens. Camus opère à un choix judicieux des reprises qui ajoutent de l'information et souvent déroutent le lecteur. En plus, l'anaphore peut renvoyer un à contenu implicite que le contexte définit.

Chapitre II

Analyse des cataphores

1. Analyse des cataphores intraphrastiques

Nous n'avons rencontré que deux cataphores intraphrastiques dans notre corpus. Il s'agit d'une cataphore dont le cataphorisant et le cataphorisé se trouvent dans la même phrase et d'une autre cataphore qui annonce ce qui vient après.

« Ô mon chéri, disait dans **son lit la concierge**, avec une surprise à la fois ravie et navrée, comme il était grand ! » (La chute .p, 39).

"La concierge" est **une cataphore intraphrastique**, le cataphorisé (la concierge) et le cataphorisant (son lit) se trouvent dans une phrase étroite.

« Seigneur ? **Il** n'en demandait pas tant, **mon ami**. Il voulait qu'on l'aime, rien de plus. » (La chute .p, 121).

" Il" est **une cataphore intraphrastique** qui annonce " mon ami".

2. Analyse des cataphores interphrastiques

Le roman compte 13 cataphores interphrastiques. Ces cataphores renvoient à tout le fait, à tout l'évènement.

« Je vous l'avouerai, **je suis attiré par ces créatures tout d'une pièce**. » (La chute .p, 8)

"L'" est **une cataphore interphrastique** qui renvoie au fait "je suis attiré par ces créatures tout d'une pièce."

« Au demeurant, je ne suis pas médecin. Si vous voulez **le savoir, j'étais avocat avant de venir ici**. » (La chute .p, 12).

"Le" est **une cataphore interphrastique** qui renvoie au fait "j'étais avocat avant de venir ici".

« Je vous l'ai déjà dit, **je suis juge-pénitent**. » (La chute .p, 14).

"L'" est **une cataphore interphrastique** qui renvoie au fait "je suis juge-pénitent".

« Un grand chrétien de mes amis reconnaissait que le premier sentiment qu'on éprouve à voir un mendiant approcher de sa maison est désagréable. Eh bien, moi, c'était pire : **j'exultais**. Passons là-dessus. » (La chute .p, 25).

"C'" est **une cataphore interphrastique** qui renvoie au fait "j'exultais".

« J'étais d'une naissance honnête, mais obscure (mon père était officier) et pourtant, certains matins, je l'avoue humblement, **je me sentais fils de roi, ou buisson ardent**. » (La chute .p, 33).

"L'" est **une cataphore interphrastique** qui renvoie au fait "je me sentais fils de roi, ou buisson ardent".

« Non, à force d'être comblé, je me sentais, j'hésite à l'avouer, **désigné**. » (La chute .p, 33).

"L'" est **une cataphore interphrastique** qui annonce "désigné".

« La puissance, au contraire, tranche tout. Nous y avons mis le temps, mais nous avons compris cela. Par exemple, vous avez dû **le remarquer, notre vieille Europe philosophe enfin de la bonne façon**. » (La chute .p, 50).

"Le" est **une cataphore interphrastique** qui renvoie au fait "notre vieille Europe philosophe enfin de la bonne façon".

« J'ai de la peine à l'avouer, **j'aurais donné dix entretiens avec Einstein pour un premier rendez-vous avec une jolie figurante**. » (La chute .p, 65).

"L'" est **une cataphore interphrastique** qui renvoie au fait "j'aurais donné dix entretiens avec Einstein pour un premier rendez-vous avec une jolie figurante".

« Je disais aussi, à qui voulait l'entendre, **mon regret qu'il ne fût plus possible d'opérer comme un propriétaire russe dont j'admirais le caractère : il faisait fouetter en même temps ceux de ses paysans qui le saluaient et ceux qui ne le saluaient pas pour punir une audace qu'il jugeait dans les deux cas également effrontée**. » (La chute .p, 97).

"L'" est **une cataphore interphrastique** qui renvoie au fait "mon regret qu'il ne fût plus possible d'opérer comme un propriétaire russe dont j'admira le caractère : il faisait fouetter en même temps ceux de ses paysans qui le saluaient et ceux qui ne le saluaient pas pour punir une audace qu'il jugeait dans les deux cas également effrontée".

« Je me suis réfugié seulement auprès des femmes. Vous **le savez, elles ne condamnent vraiment aucune faiblesse : elles essaieraient plutôt d'humilier ou de désarmer nos forces.** » (La chute .p, 105).

"Le" est **une cataphore interphrastique** qui renvoie au fait "elles ne condamnent vraiment aucune faiblesse : elles essaieraient plutôt d'humilier ou de désarmer nos forces".

« J'hésite à l'avouer, de peur de prononcer encore quelques gros mots : **il me semble bien qu'à cette époque je ressentis le besoin d'un amour.** » (La chute .p, 105).

"L'" est **une cataphore interphrastique** qui renvoie au fait "il me semble bien qu'à cette époque je ressentis le besoin d'un amour".

« Oserai-je vous l'avouer ? **Je me souviens encore avec tendresse de certaines nuits où j'allais, dans une boîte sordide, retrouver une danseuse à transformations qui m'honorait de ses faveurs et pour la gloire de laquelle je me battis même, un soir, avec un barbillon vantard.** » (La chute .p, 109).

"L'" est **une cataphore interphrastique** qui renvoie au fait "je me souviens encore avec tendresse de certaines nuits où j'allais, dans une boîte sordide, retrouver une danseuse à transformations qui m'honorait de ses faveurs et pour la gloire de laquelle je me battis même, un soir, avec un barbillon vantard".

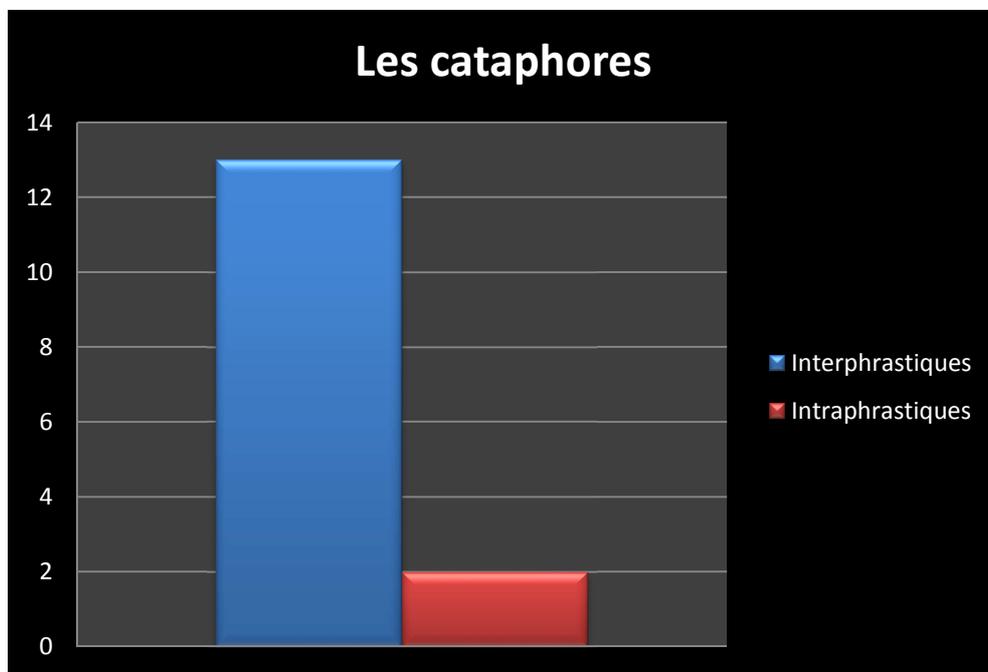
« Vous avez dû le remarquer, **les hommes qui souffrent vraiment de jalousie n'ont rien de plus pressé que de coucher avec celle dont ils pensent pourtant qu'elle les a trahis.** » (La chute .p, 111).

"Le" est **une cataphore interphrastique** qui renvoie au fait "les hommes qui souffrent vraiment de jalousie n'ont rien de plus pressé que de coucher avec celle dont ils pensent pourtant qu'elle les a trahis".

3. commentaire des résultats

Sur les 15 cataphores rencontrées dans le roman, 13 sont interphrastiques, tandis que 2 sont intraphrastiques. Nous allons résumer les résultats obtenus dans le tableau ci-dessous :

Les cataphores	Interphrastiques	Intraphrastiques
Le nombre des cataphores	13	2



4. Remarques conclusives

Suite à l'analyse des cataphores rencontrées dans le roman "la chute", l'utilisation des deux types de cataphores a été constatée, à savoir les cataphores intraphrastiques et les cataphores interphrastiques. Ces cataphores ne sont pas utilisées de part égale, nous notons un recours très fréquent aux cataphores interphrastiques. Nous pensons donc que la cataphore interphrastique permet à l'auteur de mettre en relief les éléments visés.

Conclusion

Nous avons constaté dans l'analyse de notre corpus "la chute" que les cataphores sont utilisées moins fréquemment que les anaphores. A commencer par les anaphores, à savoir les anaphores pronominales, les anaphores nominales, les anaphores adverbiales, les anaphores verbales et les anaphores adjectivales. Les anaphores sont utilisées par Albert Camus pour reprendre des mots ou des segments antérieurs. En effet, en plus d'assurer la cohésion textuelle, elles ont une part importante dans la progression thématique et sémantique du texte.

Les cataphores, à savoir les cataphores intraphrastiques et interphrastiques, sont utilisées par l'auteur pour annoncer ce qui vient après. Elles permettent de mettre en relief les éléments visés, leur rôle est essentiellement emphatique.

Conclusion générale

L'objet de notre travail était d'analyser les diaphores, *anaphores est cataphores*, et vérifier comment elles se manifestent dans le roman "la chute". En effet, nous voulions dégager les catégories lexicales et grammaticales des diaphores et montrer leur place dans l'organisation textuelle du roman.

Pour réussir cette recherche, nous avons divisé l'analyse en deux chapitres : le premier s'est occupé des anaphores présentes dans le roman, tandis que le deuxième a été consacré à l'analyse des cataphores rencontrées dans notre corpus.

L'étude a permis de montrer que les diaphores se manifestent dans le corpus à travers l'utilisation des différents types d'anaphore, à savoir les anaphores pronominales, nominales, adverbiales, verbales et adjectivales, et des deux types de cataphore, à savoir les cataphores interphrastiques et intraphrastiques.

Cependant, l'analyse a montré que les anaphores peuvent référer à un contenu sous-entendu. Elles peuvent être expliquées par rapport au contexte et à l'histoire que nous connaissons. Ces anaphores sont généralement rares et particulières.

Les anaphores pronominales représentent l'antécédent par divers mécanismes. En effet, elles peuvent représenter le référent totalement ou partiellement. Concernant Les anaphores nominales, elles reprennent, soit fidèlement, soit infidèlement le référent. Dans la première représentation, il s'agit de la reprise du même nom avec un simple changement de déterminant, quant à la seconde, il s'agit d'une reprise à l'aide d'un autre nom différent de son antécédent. L'anaphore nominale peut aussi résumer tout un fragment de texte antérieur. Nous parlons dans ce cas de l'anaphore résomptive. Les anaphores adverbiales, verbales et adjectivales assurent à leurs tours, le rôle de la reprise lexicale. Elles reprennent des segments ou des mots antérieurs déjà mentionnés.

Donc, nous pouvons dire que les anaphores qui sont assurées par les différentes catégories et les différents mécanismes de représentations, jouent un rôle important dans la construction textuelle. En effet, leurs variations assurent la cohérence textuelle aussi bien que la cohésion textuelle.

Notre travail de recherche a permis d'apporter une modeste contribution à l'analyse des anaphores et des cataphores rencontrées dans les textes littéraires.

Bibliographie

Ouvrages et revues :

Adam J.-M., (1985) : *Le texte narratif : traité d'analyse textuelle des récits (avec travaux pratiques et leurs corrigés)*, Paris, Nathan.

Adam J.-M., (1989): *Le texte descriptif : poésie historique et linguistique textuelle, avec des travaux d'application et leurs corrigés*, Paris, Nathan.

Adam J.-M., (1990): *Eléments de linguistique textuelle*, Bruxelles-Liège, Mardaga.

Adam J.-M., (1999): *Linguistique textuelle : des genres de discours aux textes*, Paris, Nathan.

Adam J.-M., (2001) : « De la période à la séquence. Contribution à une (trans)linguistique textuelle comparative », *Macro-syntaxe et macro-sémantique*, Actes du colloque international d'Århus, Peter Lang, pp.167-188.

Adam J.-M., (2001) : *Les textes : types et prototypes*, Paris, Nathan.

Adam J.-M., (2004) : « Quand dire «Vive le Québec libre !» c'est faire l'Histoire avec des mots» *Discours et constructions identitaires*, D. Deshaies et D. Vincent (éds), Québec Presses de l'Université de Laval, pp. 13-88.

Adam J.-M., (2005) : *La linguistique textuelle, introduction à l'analyse textuelle des discours* Paris, Armand Colin, « Cursus ».

Adam J.-M., (2008): «Note de cadrage sur la linguistique textuelle», *Congrès Mondial de la Linguistique Française*, Paris, pp. 1483-1489.

Benveniste E., (1966) : *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard.

Benveniste E., (1974) : *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard.

Bühler K., (1934): *Sprachtheorie*, Iéna, Fischer.

Charolles M., (1993) : « *Les plans d'organisation du discours et leurs interactions* », in *Parcours linguistiques de discours spécialisés*, Sophie Moirand et alii (éd.), Peter Lang, Berne, 301-314.

Combettes B., (1992) : « *Questions de méthode et de contenu en linguistique du texte* », *Études de linguistique appliquée* 87, Paris, Didier, 107-116.

Combettes B., (2006) : « *Textualité et systèmes linguistiques* », in *Cohérence et discours*, Frédéric Calas (dir.), Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 39-52.

Corblin F., (1985) : « *Anaphore et interprétation des segments nominaux* », thèse de doctorat d'État, Université de Paris VII.

Corblin F., (1987) a « *Les chaînes de référence : analyse linguistique et automatique* », *Intellectica* 1-1 : 123-143.

Corblin F., (1987) b : *Indéfini, défini et démonstratifs. Constructions linguistiques de la référence*, Genève, Droz.

Corblin F., (1987) c : « *Anaphoric pronouns: under linguistic control or signalling particular discourse representations?* », *Journal of Semantics* 5: 233-260.

Corbin F., (1989) : « *Sur la notion d'anaphore* », *Revue québécoise de linguistique* 15-1 : 173-195.

Coseriu E., (1994): *Textlinguistik. Eine Einführung*, Tübingen-Basel, Francke.

Halliday M., Hasan R., (1976): *Cohesion in English*, Longman, London-New York; 15e éd. 1997.

Harma J., (1987) : « *La cataphore pronominale en français* », *Neophilologica Fennica* 45 : 53-69.

- Kesik M., (1985) : «*La notion de cataphore : problèmes de théorie et perspectives d'application*», *Revue internationale de philosophie* 4 : 350-360.
- Kesik M., (1986) : «*Pour une théorie de la cataphore* », Actes du XVIIe Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Trêves, mai) Tubingen.
- Kesik M., (1989) : *La cataphore*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Kleiber G., (1983) : «*Les démonstratifs (dé)montrent-ils? Sur le sens référentiel des adjectifs et pronoms démonstratifs*», *Français moderne* 51 : 99 -117.
- Kleiber G., (1986) : «*Déictiques, embrayeurs, "token-reflexive", symboles indexicaux, etc. Comment les définir?*», *Information grammaticale* 30 : 4-21.
- Kleiber G., (1988) : «*Peut-on définir une catégorie générale de l'anaphore?*», *Vox Románica* 48 : 1-14.
- Lérat P., (1983) : *Sémantique descriptive*, Paris, Hachette.
- Lyons L., (1980) : *Sémantique linguistique*, Paris, Larousse.
- Maillard M., (1974) : «*Essai de typologie des substituts diaphoriques (supports d'une anaphore et/ou d'une cataphore)*», *Langue française* 21 : 55-71.
- Maillard M., (1977) : *Le langage en procès*, Presses Universitaires de Grenoble.
- Maillard M., (1987) : *Comment ça fonctionne*, thèse de doctorat d'État, Université de Paris X-Nanterre.
- Maingueneau D., (1991) a : *L'Analyse du discours*, Paris, Hachette.
- Maingueneau D., (1991) b : *L'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette.

Maingueneau D., (1995) (éd.) : « *Les analyses du discours en France* », Langages 117, Paris, Larousse.

Maingueneau D., (2004) : « *Retour sur une catégorie : le genre* », in J.-M. Adam et al. *Texte et discours : catégories pour l'analyse*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 107-118.

Milner J.-C., (1976) : « *Réflexions sur la référence* », *Langue française* 30 : 63-73.

Milner J.-C., (1985) : *Ordres et raisons de langue*, Paris, Seuil.

Neveu F., (2000) : *Lexiques des notions de la linguistique*, Paris : Nathan Université, coll. 128.

Reichler-Béguelin M.-J., (1988) a : « *Anaphore, cataphore et mémoire discursive* », *Pratiques* 57 : 15-43.

Reichler-Béguelin M.-J., (1988) b : « *Norme et textualité. Les procédés référentiels considérés comme déviants en langue écrite* », dans G. Schoeni, J.-P. Bronckart et P. Perrenaud, *La langue française est-elle gouvernable?*, Neuchâtel, Delachaux-Niestlé, p. 185-216.

Reichler-Béguelin M.-J., (1989) : « *Anaphores connecteurs et processus inférentiels* », dans C. Rubattel, *Modèles du discours. Recherches actuelles en suisse romande (Actes des rencontres de linguistique française)*, Berne, Peter Lang, p. 303-336.

Reichler-Béguelin M.-J., (1993) : « *Anaphores, associatives non lexicales : incomplétude macrosyntaxique?* », dans S. Karolak et T. Muryn, *Complétude et incomplétude dans les langues romanes et slaves*, Cracovie, École normale supérieure, Institut d'études romanes.

Slakta D., (1975) : « *L'ordre du texte* », *Études de linguistique appliquée* 19, Paris, Didier, 30-42.

Slakta D., (1977) : « *Introduction à la grammaire de texte* », Actes de la session de linguistique de Bourg-Saint-Maurice 4-8 septembre 1977, Paris, Publications du Conseil scientifique de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 6-63.

Slakta D., (1985) : « *Grammaire de texte : synonymie et paraphrase* », in Aspects de l'ambiguïté et de la paraphrase dans les langues naturelles, Catherine Fuchs éd., Berne, Peter Lang, 123-140.

Wiederspiel B., (1989) : « *Sur l'anaphore : du modèle "standard" au modèle "mémoirel"* », Travaux de linguistique et de philologie 27 : 95-113.

Wilmet M., (1997) : *Grammaire critique du français*, Paris, Hachette-Duculot.

Sitographie et articles électroniques :

Benali A., (2012), *Les problèmes de la catégorisation textuelle : entre fondements théoriques et fondements structurels*, URL : [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00919823>], consulté le 15/08/2017.

Maillard M., (1972), *Anaphores et cataphores*, URL : [http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1972_num_19_1_1284], consulté le 18/10/2017.

Exemples de Reichler-Béguelin cités dans le site : <http://www.pratiques-cresef.com>, consulté le 18/10/2017.

Biographie de l'auteur Albert Camus citée dans le site : <http://www.alalettre.com/camus-bio.php>, consulté le 3/6/2018.

Annexe

« Puis-je, monsieur, vous proposer mes services, sans risquer d'être importun ? Je crains que vous ne sachiez-vous faire entendre de l'estimable gorille qui préside aux destinées de cet établissement. Il ne parle, en effet, que le hollandais. À moins que vous ne m'autorisiez à plaider votre cause, il ne devinera pas que vous désirez du genièvre. Voilà, j'ose espérer qu'il m'a compris ; ce hochement de tête doit signifier qu'il se rend à mes arguments. Il y va, en effet, il se hâte, avec une sage lenteur. Vous avez de la chance, il n'a pas grogné. Quand il refuse de servir, un grognement lui suffit : personne n'insiste. » (La chute. p, 7).

« Puis-je, monsieur, vous proposer mes services, sans risquer d'être importun ? Je crains que vous ne sachiez-vous faire entendre de l'estimable gorille qui préside aux destinées de cet établissement. [...] Vous avez de la chance, il n'a pas grogné. Quand il refuse de servir, un grognement lui suffit : personne n'insiste. Être roi de ses humeurs, c'est le privilège des grands animaux. [...] Vous avez raison, son mutisme est assourdissant. C'est le silence des forêts primitives, chargé jusqu'à la gueule. Je m'étonne parfois de l'obstination que met notre taciturne ami à boudier les langues civilisées. [...] Je vous l'avouerai, je suis attiré par ces créatures tout d'une pièce. Quand on a beaucoup médité sur l'homme, par métier ou par vocation, il arrive qu'on éprouve de la nostalgie pour les primates. » (La chute. p, 7,8)

« Je vous l'avouerai, je suis attiré par ces créatures tout d'une pièce. » (La chute .p, 8)

« Il y avait là, en effet, un tableau, et particulièrement intéressant un vrai chef d'œuvre. » (La chute .p, 9).

« Quand je vivais en France, je ne pouvais rencontrer un homme d'esprit sans qu'aussitôt j'en fisse ma société. Ah ! je vois que vous bronchez sur cet imparfait du subjonctif. J'avoue ma faiblesse pour ce mode, et pour le beau langage, en général. » (La chute .p, 10).

« Depuis que j'ai quitté Paris, justement, il y a des années de cela. Mais le cœur a sa mémoire et je n'ai rien oublié de notre belle capitale, ni de ses quais. » (La chute .p, 10).

« Les hollandais, oh non, ils sont beaucoup moins modernes ! ils ont le temps regardez –les. » (La chute .p, 11).

« Eh bien, ces messieurs-ci vivent du travail de ces dames-là. Ce sont d'ailleurs, mâles et femelles, de fort bourgeoises créatures, venues ici, comme d'habitude, par mythomanie ou par bêtise. » (La chute .p, 11).

« Ce n'est pas leur organisation qu'il faut dire. Elle est la nôtre, après tout : c'est à qui nettoiera l'autre. » (La chute .p, 12).

« Au demeurant, je ne suis pas médecin. Si vous voulez le savoir, j'étais avocat avant de venir ici. » (La chute .p, 12).

« Broncher sur les imparfaits du subjonctif, en effet, prouve deux fois votre culture puisque vous les reconnaissez d'abord et qu'ils vous agacent ensuite. » (La chute .p, 12).

« Je vous l'ai déjà dit, je suis juge-pénitent. » (La chute .p, 14).

« Moi, j'habite le quartier juif, ou ce qui s'appelait ainsi jusqu'au moment où nos frères hitlériens y ont fait de la place. » (La chute .p, 15).

« Quel lessivage ! Soixante-quinze mille juifs déportés ou assassinés, c'est le nettoyage par le vide. J'admire cette application, cette méthodique patience ! » (La chute .p, 15).

« Je peux lutter ainsi contre cette pente de nature qui me porte irrésistiblement à la sympathie. » (La chute .p, 15).

« J'ai connu un cœur pur qui refusait la méfiance .Il était pacifiste, libertaire, il aimait d'un seul amour l'humanité entière et les bêtes. Une âme d'élite, oui, cela est sûr. Eh bien, pendant les dernières guerres de religion, en Europe, il s'était retiré à la campagne. Il avait écrit sur le seuil de sa maison : « D'où que vous veniez, entrez et soyez les bienvenus. » Qui, selon vous, répondit à cette belle invitation ? » (La chute .p, 16).

« Heureusement, il y a le genièvre, la seule lueur dans ces ténèbres. Sentez-vous la lumière dorée, cuivrée, qu'il met en vous ? » (La chute .p, 16).

« La Hollande est un songe, monsieur, un songe d'or et de fumée, plus fumeux le jour, plus doré la nuit, et nuit et jour ce songe est peuplé de Lohengrin comme ceux-ci, filant rêveusement sur leurs noires bicyclettes à hauts guidons, cygnes funèbres qui tournent sans trêve, dans tout le pays, autour des mers, le long des canaux. » (La chute .p, 17).

« En tout cas, les lecteurs de journaux et les fornicateurs ne peuvent aller plus loin.

Ils viennent de tous les coins de l'Europe et s'arrêtent autour de la mer intérieure, sur la grève décolorée.

Ils écoutent les sirènes, cherchent en vain la silhouette des bateaux dans la brume, puis repassent les canaux et s'en retournent à travers la pluie. Transis, ils viennent demander, en toutes langues, du genièvre à Mexico-City. » (La chute .p, 19).

« Bonne nuit ! Comment ? Ces dames, derrière ces vitrines ? Le rêve, monsieur, le rêve à peu de frais, le voyage aux Indes ! Ces personnes se parfument aux épices. Vous entrez, elles tirent les rideaux et la navigation commence. » (La chute .p, 19, 20).

« Qu'est-ce qu'un juge-pénitent ? Ah ! je vous ai intrigué avec cette histoire. » (La chute. P, 21).

« De plus, j'étais soutenu par deux sentiments sincères : la satisfaction de me trouver du bon côté de la barre et un mépris instinctif envers les juges en général. Ce mépris, après tout, n'était peut-être pas si instinctif. » (La chute .p, 22).

« Ce mépris, après tout, n'était peut-être pas si instinctif. Je sais maintenant qu'il avait ses raisons. Mais, vu du dehors, il ressemblait plutôt à une passion. » (La chute .p, 22).

« J'ai connu autrefois un industriel qui avait une femme parfaite, admirée de tous, et qu'il trompait pourtant. Cet homme enrageait littéralement de se trouver dans son tort, d'être dans l'impossibilité de recevoir, ni de se donner, un brevet de vertu. » (La chute. p, 23).

« J'ai connu autrefois un industriel qui avait une femme parfaite, admirée de tous, et qu'il trompait pourtant. Cet homme enrageait littéralement de se trouver dans son tort, d'être dans l'impossibilité de recevoir, ni de se donner, un brevet de vertu. Plus sa femme montrait de perfections, plus il enrageait. À la fin, son tort lui devint insupportable. Que croyez-vous qu'il fit alors ? Il cessa de la tromper ? Non. Il la tua. » (La chute .p, 23).

« Ma situation était plus enviable. Non seulement je ne risquais pas de rejoindre le camp des criminels (en particulier, je n'avais aucune chance de tuer ma femme, étant célibataire), mais encore je prenais leur défense, à la seule condition qu'ils fussent de bons meurtriers, comme d'autres sont de bons sauvages. La manière même dont je menais cette défense me donnait de grandes satisfactions. » (La chute .p, 23).

« Ma situation était plus enviable. Non seulement je ne risquais pas de rejoindre le camp des criminels (en particulier, je n'avais aucune chance de tuer ma femme, étant célibataire), mais encore je prenais leur défense, à la seule condition qu'ils fussent de bons meurtriers, comme d'autres sont de bons sauvages. » (La chute .p, 23).

« Mais jugez déjà de ma satisfaction. Je jouissais de ma propre nature, et nous savons tous que c'est là le bonheur bien que, pour nous apaiser mutuellement, nous fassions mine parfois de condamner ces plaisirs sous le nom d'égoïsme. » (La chute .p, 24).

« De la même manière, j'ai toujours aimé renseigner les passants dans la rue, leur donner du feu, prêter la main aux charrettes trop lourdes, pousser l'automobile en panne, acheter le journal de la salutiste, ou les fleurs de la vieille marchande, dont je savais pourtant qu'elle les volait au cimetière Montparnasse. » (La chute .p, 25).

« Un grand chrétien de mes amis reconnaissait que le premier sentiment qu'on éprouve à voir un mendiant approcher de sa maison est désagréable. Eh bien, moi, c'était pire : j'exultais. Passons là-dessus. » (La chute .p, 25).

« Parlons plutôt de ma courtoisie. Elle était célèbre et pourtant indiscutable. La politesse me donnait en effet de grandes joies. » (La chute .p, 25).

« Quitter enfin mon fauteuil, au théâtre, pour permettre à un couple d'être réuni, placer en voyage les valises d'une jeune fille dans le filet placé trop haut pour elle, étaient autant d'exploits que j'accomplissais plus souvent que d'autres parce que j'étais plus attentif aux occasions de le faire et que j'en retirais des plaisirs mieux savourés. » (La chute .p, 26).

« Être arrêté, par exemple, dans les couloirs du Palais, par la femme d'un accusé qu'on a défendu pour la seule justice ou pitié, je veux dire gratuitement, entendre cette femme murmurer que rien, non, rien ne pourra reconnaître ce qu'on a fait pour eux [...] » (La chute .p, 27).

« [...] afin de couper court aux effusions et leur garder ainsi une juste résonance, baiser la main d'une pauvre femme et briser là [...] » (La chute .p, 27).

« Et je comprenais cet homme qui, étant entré dans les ordres, défroqua parce que sa cellule, au lieu d'ouvrir, comme il s'y attendait, sur un vaste paysage, donnait sur un mur. » (La chute .p, 29).

« Ma profession satisfaisait heureusement cette vocation des sommets. Elle m'enlevait toute amertume à l'égard de mon prochain que j'obligeais toujours sans jamais rien lui devoir. Elle me plaçait au-dessus du juge que je jugeais à son tour, au-dessus de l'accusé que je forçais à la reconnaissance. » (La chute .p, 29,30).

« Pour être connu, il suffit en somme de tuer sa concierge. Malheureusement, il s'agit d'une réputation éphémère, tant il y a de concierges qui méritent et reçoivent le couteau. Le crime tient sans trêve le devant de la scène, mais le criminel n'y figure que fugitivement, pour être aussitôt remplacé. » (La chute .p, 30).

« Je n'ai jamais eu besoin d'apprendre à vivre. Sur ce point, je savais déjà tout en naissant. » (La chute .p ,30).

« Mon accord avec la vie était total, j'adhérais à ce qu'elle était, du haut en bas, sans rien refuser de ses ironies, de sa grandeur, ni de ses servitudes. » (La chute .p ,32).

« De là cette harmonie en moi, cette maîtrise détendue que les gens sentaient et dont ils m'avouaient parfois qu'elle les aidait à vivre. On recherchait donc ma compagnie. » (La chute .p, 32).

« J'étais d'une naissance honnête, mais obscure (mon père était officier) et pourtant, certains matins, je l'avoue humblement, je me sentais fils de roi, ou buisson ardent. » (La chute .p, 33).

« Il s'agissait, notez-le bien, d'autre chose que la certitude où je vivais d'être plus intelligent que tout le monde. Cette certitude d'ailleurs est sans conséquence du fait que tant d'imbéciles la partagent. » (La chute .p, 33).

« Non, à force d'être comblé, je me sentais, j'hésite à l'avouer, désigné. » (La chute .p, 33).

« Désigné personnellement, entre tous, pour cette longue et constante réussite. C'était là, en somme, un effet de ma modestie. » (La chute .p, 33).

« Mais la fatigue disparaissait le lendemain et, avec elle, le secret ; je m'élançais de nouveau. Je courais ainsi, toujours comblé, jamais rassasié, sans savoir où m'arrêter, jusqu'au jour, jusqu'au soir plutôt où la musique s'est arrêtée, les lumières se sont éteintes. » (La chute .p, 34).

« Mais permettez-moi de faire appel à notre ami le primate. Hochez la tête pour le remercier et, surtout, buvez avec moi, j'ai besoin de votre sympathie. Je vois que cette déclaration vous étonne. » (La chute .p, 34).

« Moi, j'ai appris à me contenter de la sympathie. On la trouve plus facilement, et puis elle n'engage à rien. » (La chute .p, 35).

« L'amitié, c'est moins simple. Elle est longue et dure à obtenir, mais quand on l'a, plus moyen de s'en débarrasser, il faut faire face. » (La chute .p, 35).

« Ne croyez pas surtout que vos amis vous téléphoneront tous les soirs, comme ils le devraient, pour savoir si ce n'est pas justement le soir où vous décidez de vous suicider, ou plus simplement si vous n'avez pas besoin de compagnie, si vous n'êtes pas en disposition de sortir. Mais non, s'ils téléphonent, soyez tranquille, ce sera le soir où vous n'êtes pas seul, et où la vie est belle. Le suicide, ils vous y pousseraient plutôt, en vertu de ce que vous vous devez à vous-même, selon eux. Le ciel nous préserve, cher monsieur, d'être placés trop haut par nos amis ! ». (La chute .p, 35,36).

« Quant à ceux dont c'est la fonction de nous aimer, je veux dire les parents, les alliés (quelle expression !), c'est une autre chanson. Ils ont le mot qu'il faut, eux, mais c'est plutôt le mot qui fait balle ; ils téléphonent comme on tire à la carabine. Et ils visent juste. Ah ! les Bazaine ! » (La chute .p, 36).

« Voyez-vous, on m'a parlé d'un homme dont l'ami avait été emprisonné et qui couchait tous les soirs sur le sol de sa chambre pour ne pas jouir d'un confort qu'on avait retiré à celui qu'il aimait. » (La chute .p, 36).

« Comme nous admirons ceux de nos maîtres qui ne parlent plus, la bouche pleine de terre ! L'hommage vient alors tout naturellement, cet hommage que, peut-être, ils avaient attendu de nous toute leur vie. » (La chute .p, 37).

« Mais savez-vous pourquoi nous sommes toujours plus justes et plus généreux avec les morts ? La raison est simple ! Avec eux, il n'y a pas d'obligation. Ils nous laissent libres, nous pouvons prendre notre temps, caser l'hommage entre le cocktail et une gentille maîtresse, à temps perdu, en somme. » (La chute .p, 37).

« J'avais ainsi un ami que j'évitais le plus souvent. Il m'ennuyait un peu, et puis il avait de la morale. Mais à l'agonie, il m'a retrouvé, soyez tranquille. Je n'ai pas raté une journée. Il est mort, content de moi, en me serrant les mains. » (La chute .p, 37).

« L'homme est ainsi, cher monsieur, il a deux faces : il ne peut pas aimer sans s'aimer. » (La chute .p, 38).

« Observez vos voisins, si, par chance, il survient un décès dans l'immeuble. Ils dormaient dans leur petite vie et voilà, par exemple, que le concierge meurt. Aussitôt, ils s'éveillent, frétilent, s'informent, s'apitoient. Un mort sous presse, et le spectacle commence enfin. Ils ont besoin de la tragédie, que voulez-vous, c'est leur petite transcendance, c'est leur apéritif. » (La chute .p, 38).

« D'ailleurs, est-ce un hasard si je vous parle de concierge ? J'en avais un, vraiment disgracié, la méchanceté même, un monstre d'insignifiance et de rancune, qui aurait découragé un franciscain. » (La chute .p, 38).

« D'ailleurs, est-ce un hasard si je vous parle de concierge ? J'en avais un, vraiment disgracié, la méchanceté même, un monstre d'insignifiance et de rancune, qui aurait découragé un franciscain. Je ne lui parlais même plus, mais, par sa seule existence, il compromettrait mon contentement habituel. Il est mort, et je suis allé à son enterrement. » (La chute .p, 38).

« La femme du concierge était malade, couchée dans la pièce unique, et, près d'elle, on avait étendu la caisse sur des chevaux.

Il fallait prendre son courrier soi-même. On ouvrait, on disait : « Bonjour, madame », on écoutait l'éloge du disparu que la concierge désignait de la main, et on emportait son courrier. » (La chute .p, 38,39).

« Et les locataires n'envoyaient pas leurs domestiques, non, ils venaient profiter eux-mêmes de l'aubaine. » (La chute .p, 39).

« Ô mon chéri, disait dans son lit la concierge, avec une surprise à la fois ravie et navrée, comme il était grand ! » (La chute .p, 39).

« J'ai enterré aussi un vieux collaborateur de l'Ordre des avocats. Un commis, assez dédaigné, à qui je serrais toujours la main. » (La chute .p, 39).

« Là où je travaillais, je serrais toutes les mains d'ailleurs, et plutôt deux fois qu'une. Cette cordiale simplicité me valait, à peu de frais, la sympathie de tous, nécessaire à mon épanouissement. » (La chute, p, 39,40).

« Mais laissez-moi auparavant vous faire remarquer que ma concierge, qui s'était ruinée en crucifix, en beau chêne, et en poignées d'argent, pour mieux jouir de son émotion, s'est collée, un mois plus tard, avec un faraud à belle voix. Il la cognait, on entendait des cris affreux, et tout de suite après, il ouvrait la fenêtre et poussait sa romance préférée : « Femmes, que vous êtes jolies ! » « Tout de même ! » disaient les voisins. Tout de même quoi, je vous le demande ? Bon, ce baryton avait les apparences contre lui, et la concierge aussi. Mais rien ne prouve qu'ils ne s'aiment pas. Rien ne prouve, non plus, qu'elle n'aimait pas son mari. Du reste, quand le faraud s'envola, la voix et le bras fatigués, elle reprit l'éloge du disparu, cette fidèle ! » (La chute .p, 40,41).

« J'ai connu un homme qui a donné vingt ans de sa vie à une étourdie, qui lui a tout sacrifié, ses amitiés, son travail, la décence même de sa vie, et qui reconnut un soir qu'il ne l'avait jamais aimée. Il s'ennuyait, voilà tout, il s'ennuyait, comme la plupart des gens. Il s'était donc créé de toutes pièces une vie de complications et de drames. » (La chute .p, 41).

« Je me retournai vers l'île et, de nouveau, j'entendis le rire dans mon dos, un peu plus lointain, comme s'il descendait le fleuve. » (La chute .p, 43).

« Le rire décroissait, mais je l'entendais encore distinctement derrière moi, venu de nulle part, sinon des eaux. En même temps, je percevais les battements précipités de mon cœur. Entendez-moi bien, ce rire n'avait rien de mystérieux ; c'était un bon rire, naturel, presque amical, qui remettait les choses en place. Bientôt d'ailleurs, je n'entendis plus rien. Je regagnai les quais, pris la rue Dauphine, achetai des cigarettes dont je n'avais nul besoin. » (La chute .p, 43).

« D'ailleurs, je suis appelé en consultation par l'ours brun que vous voyez là-bas. Un honnête homme, à coup sûr, que la police brime vilainement, et par pure perversité. » (La chute .p, 44).

« Un honnête homme, à coup sûr, que la police brime vilainement, et par pure perversité. Vous estimez qu'il a une tête de tueur ? Soyez sûr que c'est la tête de l'emploi. Il cambriole, aussi bien, et vous serez surpris d'apprendre que cet homme des cavernes est spécialisé dans le trafic des tableaux. » (La chute .p, 44).

« J'ai un beau rire franc, ma poignée de main est énergique, ce sont là des atouts. » (La chute .p, 44).

« Comme les canaux sont beaux, le soir ! J'aime le souffle des eaux moisis, l'odeur des feuilles mortes qui macèrent dans le canal et celle, funèbre, qui monte des péniches pleines de fleurs. Non, non, ce goût n'a rien de morbide, croyez-moi. Au contraire, c'est, chez moi, un parti pris. La vérité est que je me force à admirer ces canaux. » (La chute .p, 48).

« Quel scandale ! J'entends d'ici mes confrères parisiens. C'est qu'ils sont irréductibles sur la question, ils n'hésiteraient pas à lancer deux ou trois manifestes, peut-être même plus ! Réflexion faite, j'ajouterais ma signature à la leur. » (La chute .p, 49).

« Chaque homme a besoin d'esclaves comme d'air pur. Commander, c'est respirer, vous êtes bien de cet avis ? » (La chute .p, 49).

« On ne répond pas à son père », vous connaissez la formule ? Dans un sens, elle est singulière. À qui répondrait-on en ce monde sinon à ce qu'on aime ? Dans un autre sens, elle est convaincante. » (La chute .p, 50).

« La puissance, au contraire, tranche tout. Nous y avons mis le temps, mais nous avons compris cela. Par exemple, vous avez dû le remarquer, notre vieille Europe philosophe enfin de la bonne façon. » (La chute .p, 50).

« Nous ne disons plus, comme aux temps naïfs : « Je pense ainsi. Quelles sont vos objections ? » » (La chute .p, 50).

« Si la bonne avait l'air triste, elle empoisonnait mes journées. Elle avait bien le droit de ne pas être gaie, sans doute. Mais je me disais qu'il valait mieux pour elle qu'elle fît son service en riant plutôt qu'en pleurant. » (La chute .p, 51).

« De la même manière, je refusais toujours de manger dans les restaurants chinois. Pourquoi ? Parce que les Asiatiques, lorsqu'ils se taisent, et devant les blancs, ont souvent l'air méprisant. Naturellement, ils le gardent, cet air, en servant ! » (La chute .p, 51).

« Celui qui ne peut s'empêcher d'avoir des esclaves, ne vaut-il pas mieux qu'il les appelle hommes libres ? Pour le principe d'abord, et puis pour ne pas les désespérer. On leur doit bien cette compensation, n'est-ce pas ? » (La chute .p, 51).

« Celui qui ne peut s'empêcher d'avoir des esclaves, ne vaut-il pas mieux qu'il les appelle hommes libres ? Pour le principe d'abord, et puis pour ne pas les désespérer. On leur doit bien cette compensation, n'est-ce pas ? De cette manière, ils continueront de sourire et nous garderons notre bonne conscience. » (La chute .p, 51).

« Quand je quittais un aveugle sur le trottoir où je l'avais aidé à atterrir, je le saluais. Ce coup de chapeau ne lui était évidemment pas destiné, il ne pouvait pas le voir. » (La chute .p, 52).

« Un autre jour, à la même époque, à un automobiliste qui me remerciait de l'avoir aidé, je répondis que personne n'en aurait fait autant. Je voulais dire, bien sûr, n'importe qui. Mais ce malheureux lapsus me resta sur le cœur. Pour la modestie, vraiment, j'étais imbattable. » (La chute .p, 53).

« Je n'ai jamais pu parler qu'en me vantant, surtout si je le faisais avec cette fracassante discrétion dont j'avais le secret. » (La chute .p, 53).

« Je vivais donc sans autre continuité que celle, au jour le jour, du moi-moi-moi. Au jour le jour les femmes, au jour le jour la vertu ou le vice, au jour le jour, comme les chiens, mais tous les jours, moi-même, solide au poste. J'avancais ainsi à la surface de la vie, dans les mots en quelque sorte, jamais dans la réalité. » (La chute .p, 55).

« Les êtres suivaient, ils voulaient s'accrocher, mais il n'y avait rien, et c'était le malheur. » (La chute .p, 55).

« Le petit homme s'énervait encore sur son moteur poussif. Il me répondit donc, selon les règles de la courtoisie parisienne, d'aller me rhabiller. (La chute .p, 56).

« Avec plus de fermeté, je priai mon interlocuteur d'être poli et de considérer qu'il entravait la circulation. L'irascible personnage, exaspéré sans doute par la mauvaise volonté, devenue évidente, de son moteur, m'informa que si je désirais ce qu'il appelait une dérouillée, il me l'offrirait de grand cœur. Tant de cynisme me remplit d'une bonne fureur et je sortis de ma voiture dans l'intention de frotter les oreilles de ce mal embouché. Je ne pense pas être lâche (mais que ne pense-t-on pas !), je dépassais d'une tête mon adversaire, mes muscles m'ont toujours bien servi. » (La chute .p, 57).

« Mais, après avoir été frappé en public sans réagir, il ne m'était plus possible de caresser cette belle image de moi-même. » (La chute .p, 60).

« La vérité est que tout homme intelligent, vous le savez bien, rêve d'être un gangster et de régner sur la société par la seule violence. » (La chute .p, 60).

« La vérité est que tout homme intelligent, vous le savez bien, rêve d'être un gangster et de régner sur la société par la seule violence. Comme ce n'est pas aussi facile que peut le faire croire la lecture des romans spécialisés, on s'en remet généralement à la politique et l'on court au parti le plus cruel. » (La chute .p, 60).

« Vous savez ce qu'est le charme : une manière de s'entendre répondre oui sans avoir **posé** aucune question claire. Ainsi de moi, à l'époque. Cela vous surprend ? » (La chute .p, 62).

« La sensualité n'est pas répugnante, elle. Soyons indulgents et parlons d'infirmité, d'une sorte d'incapacité congénitale à voir dans l'amour autre chose que ce qu'on y fait. Cette infirmité, après tout, était confortable. » (La chute .p, 64).

« Cette infirmité, après tout, était confortable. Conjuguée à ma faculté d'oubli, elle favorisait ma liberté. Du même coup, par un certain air d'éloignement et d'indépendance irréductible qu'elle me donnait, elle me fournissait l'occasion de nouveaux succès. » (La chute .p, 64).

« Nos amies, en effet, ont ceci de commun avec Bonaparte qu'elles pensent toujours réussir là où tout le monde a échoué. » (La chute .p, 64).

« Nos amies, en effet, ont ceci de commun avec Bonaparte qu'elles pensent toujours réussir là où tout le monde a échoué. Dans ce commerce, du reste, je satisfaisais encore autre chose que ma sensualité : mon amour du jeu. » (La chute .p, 64).

« J'ai de la peine à l'avouer, j'aurais donné dix entretiens avec Einstein pour un premier rendez-vous avec une jolie figurante. » (La chute .p, 65).

« Surtout, j'avais perfectionné une petite tirade, toujours bien reçue, et que vous applaudirez, j'en suis sûr. L'essentiel de cette tirade tenait dans l'affirmation, douloureuse et résignée, que je n'étais rien, ce n'était pas la peine qu'on s'attachât à moi, ma vie était ailleurs, elle ne passait pas par le bonheur de tous les jours, bonheur que, peut-être, j'eusse préféré à toutes choses, mais voilà, il était trop tard. » (La chute .p, 66).

« L'essentiel de cette tirade tenait dans l'affirmation, douloureuse et résignée, que je n'étais rien, ce n'était pas la peine qu'on s'attachât à moi, ma vie était ailleurs, elle ne passait pas par le bonheur de tous les jours, bonheur que, peut-être, j'eusse préféré à toutes choses, mais voilà, il était trop tard. » (La chute .p, 66).

« L'essentiel de cette tirade tenait dans l'affirmation, douloureuse et résignée, que je n'étais rien, ce n'était pas la peine qu'on s'attachât à moi, ma vie était ailleurs, elle ne passait pas par le bonheur de tous les jours, bonheur que, peut-être, j'eusse préféré à toutes choses, mais voilà, il était trop tard. Sur les raisons de ce retard décisif, je gardais le secret, sachant qu'il est meilleur de coucher avec le mystère. » (La chute .p, 66).

« Les plus sensibles de mes amies s’efforçaient de me comprendre et cet effort les menait à de mélancoliques abandons. » (La chute .p, 66).

« J’avais alors gagné, et deux fois, puisque, outre le désir que j’avais d’elles, je satisfaisais l’amour que je me portais, en vérifiant chaque fois mes beaux pouvoirs. Cela est si vrai que même s’il arrivait que certaines ne me fournissent qu’un plaisir médiocre, je tâchais cependant de renouer avec elles, de loin en loin, aidé sans doute par ce désir singulier que favorise l’absence, suivie d’une complicité soudain retrouvée, mais aussi pour vérifier que nos liens tenaient toujours et qu’il n’appartenait qu’à moi de les resserrer. » (La chute .p, 66,67).

« Parfois, j’allais même jusqu’à leur faire jurer de n’appartenir à aucun autre homme, pour apaiser, une fois pour toutes, mes inquiétudes sur ce point. » (La chute .p, 67).

« La vérification, en ce qui les concernait, était faite une fois pour toutes, mon pouvoir assuré pour longtemps. Curieux, non ? C’est ainsi pourtant, mon cher compatriote. » (La chute .p, 68).

« Les plus sensibles de mes amies s’efforçaient de me comprendre et cet effort les menait à de mélancoliques abandons (...). Les uns crient : « Aime-moi ! ». Les autres : « Ne m’aime pas ! ». Mais une certaine race, la pire et la plus malheureuse : « Ne m’aime, et sois-moi fidèle ! » » (La chute .p, 66, 67,68).

« Quelques semaines après, pourtant, j’appris qu’elle avait confié à un tiers mes insuffisances. Sur le coup, j’eus le sentiment, d’avoir été un peu trompé ; elle n’était pas si passive que je le croyais, le jugement ne lui manquait pas. Puis je haussai les épaules et fis mine de rire. J’en ris tout à fait même ; il était clair que cet incident était sans importance. » (La chute .p, 68,69).

« Nul homme n’est hypocrite dans ses plaisirs, ai-je lu cela ou l’ai-je pensé, mon cher compatriote ? Quand je considérais, ainsi, la difficulté que j’avais à me séparer définitivement d’une femme, difficulté qui m’amenait à tant de liaisons simultanées, je n’en accusais pas la tendresse de mon cœur. » (La chute .p, 71).

« La tendresse, et la douce faiblesse d'un cœur, je les réveillais en elles, n'en ressentant moi-même que l'apparence, simplement un peu excité par ce refus, alarmé aussi par la possible perte d'une affection [...]. Aussitôt aimé, et ma partenaire à nouveau oubliée, je reluisais, j'étais au mieux, je devenais sympathique. Notez d'ailleurs que cette affection, dès que je l'avais regagnée, j'en ressentais le poids. » (La chute .p, 71,72).

« Dans mes moments d'agacement, je me disais alors que la solution idéale eût été la mort pour la personne qui m'intéressait. Cette mort eût définitivement fixé notre lien, d'une part, et, de l'autre, lui eût ôté sa contrainte. » (La chute .p, 72).

« En somme, pour que je vive heureux, il fallait que les êtres que j'étais ne vécussent point. Ils ne devaient recevoir leur vie, de loin en loin, que de mon bon plaisir. » (La chute .p, 73).

« Les colombes attendent là-haut, elles attendent toute l'année. Elles tournent au-dessus de la terre, regardent, voudraient descendre. » (La chute .p, 78).

« Je n'ai plus d'amis, je n'ai que des complices. En revanche, leur nombre a augmenté, ils sont le genre humain. » (La chute .p, 79).

« J'ai compris que je n'avais pas d'amis. Du reste, même si j'en avais eu, je n'en serais pas plus avancé. » (La chute .p, 79).

« Pour cesser d'être douteux, il faut cesser d'être, tout bellement. Du reste, n'est-ce pas mieux ainsi ? Nous souffririons trop de leur indifférence. » (La chute .p, 80).

« Tu me le paieras ! », disait une fille à son père qui l'avait empêchée de se marier à un soupirant trop bien peigné. Et elle se tua. Mais le père n'a rien payé du tout. Il adorait la pêche au lancer. Trois dimanches après, il retournait à la rivière, pour oublier, disait-il. Le calcul était juste, il oublia. À vrai dire, c'est le contraire qui eût surpris. » (La chute .p, 80).

« Ah ! cher ami, que les hommes sont pauvres en invention. Ils croient toujours qu'on se suicide pour une raison. » (La chute .p, 80).

« Je ne dis pas d'éviter le châtement. Car le châtement sans jugement est supportable. Il a un nom d'ailleurs qui garantit notre innocence : le malheur. » (La chute .p, 82).

« Mes rapports avec mes contemporains étaient les mêmes, en apparence, et pourtant devenaient subtilement désaccordés. Mes amis n'avaient pas changé. Ils vantaient toujours, à l'occasion, l'harmonie et la sécurité qu'on trouvait auprès de moi. Mais je n'étais sensible qu'aux dissonances, au désordre qui m'emplissait ; je me sentais vulnérable, et livré à l'accusation publique. Mes semblables cessaient d'être à mes yeux l'auditoire respectueux dont j'avais l'habitude. » (La chute .p, 83).

« Mes amis n'avaient pas changé. Ils vantaient toujours, à l'occasion, l'harmonie et la sécurité qu'on trouvait auprès de moi. » (La chute .p, 83).

« Mon attention éveillée, il ne me fut pas difficile de découvrir que j'avais des ennemis. Dans mon métier d'abord, et puis dans ma vie mondaine. Pour les uns, je les avais obligés. Pour d'autres, j'aurais dû les obliger. » (La chute .p, 84).

« Ma vie, d'autre part, était pleine à craquer et, par manque de temps, je refusais beaucoup d'avances. J'oubliais ensuite, pour la même raison, mes refus. Mais ces avances m'avaient été faites par des gens dont la vie n'était pas pleine et qui, pour cette même raison, se souvenaient de mes refus. » (La chute .p, 85).

« Mais ces avances m'avaient été faites par des gens dont la vie n'était pas pleine et qui, pour cette même raison, se souvenaient de mes refus. C'est ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, que les femmes, au bout du compte, me coûtaient cher. » (La chute .p, 85).

« Surtout, ne croyez pas vos amis, quand ils vous demanderont d'être sincère avec eux. Ils espèrent seulement que vous les entretiendrez dans la bonne idée qu'ils ont d'eux-mêmes, en les fournissant d'une certitude supplémentaire qu'ils puiseront dans votre promesse de sincérité. » (La chute .p, 88).

« Cependant, j'ai dû d'abord m'arranger de mes découvertes et me mettre en règle avec le rire de mes contemporains. À partir du soir où j'ai été appelé, car j'ai été appelé réellement, j'ai dû répondre ou du moins chercher la réponse. Ce n'était pas facile ; j'ai longtemps erré. Il a fallu d'abord que ce rire perpétuel, et les rieurs, m'apprirent à voir plus clair en moi, à découvrir enfin que je n'étais pas simple. » (La chute .p, 89).

« Une crainte ridicule me poursuivait, en effet : on ne pouvait mourir sans avoir avoué tous ses mensonges. Non pas à Dieu, ni à un de ses représentants, j'étais au-dessus de ça, vous le pensez bien. » (La chute .p, 95).

« Autrement, et n'y eût-il qu'un seul mensonge de caché dans une vie, la mort le rendait définitif. Personne, jamais plus, ne connaîtrait la vérité sur ce point puisque le seul qui la connût était justement le mort, endormi sur son secret. » (La chute .p, 95).

« Personne, jamais plus, ne connaîtrait la vérité sur ce point puisque le seul qui la connût était justement le mort, endormi sur son secret. Ce meurtre absolu d'une vérité me donnait le vertige. » (La chute .p, 95).

« Ce meurtre absolu d'une vérité me donnait le vertige. Aujourd'hui, entre parenthèses, il me donnerait plutôt des plaisirs délicats. » (La chute .p, 95).

« Je disais aussi, à qui voulait l'entendre, mon regret qu'il ne fût plus possible d'opérer comme un propriétaire russe dont j'admirais le caractère : il faisait fouetter en même temps ceux de ses paysans qui le saluaient et ceux qui ne le saluaient pas pour punir une audace qu'il jugeait dans les deux cas également effrontée. » (La chute .p, 97).

« Là, sans y paraître, je lâchais un gros mot : « Dieu merci ! » disais-je ou plus simplement : « Mon Dieu... » Vous savez comme nos athées de bistrots sont de timides communiants. Un moment de stupeur suivait l'énoncé de cette énormité, ils se regardaient, stupéfaits, puis le tumulte éclatait, les uns fuyaient hors du café, les autres caquetaient avec indignation sans rien écouter, tous se tordaient de convulsions, comme le diable sous l'eau bénite. » (La chute .p, 98).

« Pour exposer aux regards ce qu'il avait dans le ventre, je voulais fracturer le beau mannequin que je présentais en tous lieux. Je me souviens ainsi d'une causerie que je devais faire devant de jeunes avocats stagiaires. » (La chute .p, 99).

« Mais je me mis soudain à conseiller l'amalgame comme méthode de défense.

Non pas, dirais-je, cet amalgame perfectionné par les inquisitions modernes qui jugent en même temps un voleur et un honnête homme pour accabler le second des crimes du premier. » (La chute .p, 99).

« Il s'agissait au contraire de défendre le voleur en faisant valoir les crimes de l'honnête homme, l'avocat en l'occurrence. Je m'expliquai fort clairement sur ce point (...). » (La chute .p, 100).

« Je suis libre, soustrait à vos rigueurs, et qui suis-je pourtant ? Un citoyen-soleil quant à l'orgueil, un bouc de luxure, un pharaon dans la colère, un roi de paresse. Je n'ai tué personne ? Pas encore sans doute ! Mais n'ai-je pas laissé mourir de méritantes créatures ? Peut-être. Et peut-être suis-je prêt à recommencer. Tandis que celui-ci, regardez-le, il ne recommencera pas. Il est encore tout étonné d'avoir si bien travaillé. Ce discours troubla un peu mes jeunes confrères.» (La chute .p, 100).

« Ce discours troubla un peu mes jeunes confrères. Au bout d'un moment, ils prirent le parti d'en rire. Ils se rassurèrent tout à fait lorsque j'en vins à ma conclusion, où j'invoquais avec éloquence la personne humaine, et ses droits supposés. » (La chute .p, 100).

« Voyez, les colombes se rassemblent là-haut. Elles se pressent les unes contre les autres, elles remuent à peine, et la lumière baisse. » (La chute .p, 101).

« Vous vous trompez, cher, le bateau file à bonne allure. Mais le Zuyderzee est une mer morte, ou presque. Avec ses bords plats, perdus dans la brume, on ne sait où elle commence, où elle finit. » (La chute .p, 103).

« Je me suis réfugié seulement auprès des femmes. Vous le savez, elles ne condamnent vraiment aucune faiblesse : elles essaieraient plutôt d'humilier ou de désarmer nos forces. » (La chute .p, 105).

« C'est pourquoi la femme est la récompense, non du guerrier, mais du criminel. Elle est son port, son havre, c'est dans le lit de la femme qu'il est généralement arrêté. » (La chute .p, 105).

« J'hésite à l'avouer, de peur de prononcer encore quelques gros mots : il me semble bien qu'à cette époque je ressentis le besoin d'un amour. » (La chute .p, 105).

« J'étais donc amené à des promesses de plus en plus explicites, j'en venais à exiger de mon cœur un sentiment de plus en plus vaste. Je me pris ainsi d'une fausse passion pour une charmante ahurie qui avait si bien lu la presse du cœur qu'elle parlait de l'amour avec la sûreté et la conviction d'un intellectuel annonçant la société sans classes. » (La chute .p, 106).

« Je me pris ainsi d'une fausse passion pour une charmante ahurie qui avait si bien lu la presse du cœur qu'elle parlait de l'amour avec la sûreté et la conviction d'un intellectuel annonçant la société sans classes. Cette conviction, vous ne l'ignorez pas, est entraînante. » (La chute .p, 106).

« Jusqu'au moment du moins où elle devint ma maîtresse et où je compris que la presse du cœur, qui enseignait à parler de l'amour, n'apprenait pas à le faire. » (La chute .p, 106).

« Vous verrez alors que la vraie débauche est libératrice parce qu'elle ne crée aucune obligation. On n'y possède que soi-même, elle reste donc l'occupation préférée des grands amoureux de leur propre personne. Elle est une jungle, sans avenir ni passé, sans promesse surtout, ni sanction immédiate. Les lieux où elle s'exerce sont séparés du monde. » (La chute .p, 109,110).

« Malheureusement la prostituée avait une nature fort bourgeoise : elle a consenti depuis à écrire ses souvenirs pour un journal confessionnel très ouvert aux idées modernes. » (La chute .p, 110).

« La débauche n'a rien de frénétique, contrairement à ce qu'on croit. Elle n'est qu'un long sommeil. » (La chute .p, 111).

« Vous avez dû le remarquer, les hommes qui souffrent vraiment de jalousie n'ont rien de plus pressé que de coucher avec celle dont ils pensent pourtant qu'elle les a trahis. » (La chute .p, 111).

« Vous avez dû le remarquer, les hommes qui souffrent vraiment de jalousie n'ont rien de plus pressé que de coucher avec celle dont ils pensent pourtant qu'elle les a trahis. Bien sûr, ils veulent s'assurer une fois de plus que leur cher trésor leur appartient toujours. Ils veulent le posséder, comme on dit. Mais c'est aussi que, tout de suite après, ils sont moins jaloux. » (La chute .p, 111,112).

« Les poumons tuberculeux guérissent en se desséchant et asphyxient peu à peu leur heureux propriétaire. Ainsi de moi qui mourais paisiblement de ma guérison. » (La chute .p, 113).

« De là à conclure que j'invoquais la divinité dans la mesure de mes ignorances, il n'y avait qu'un pas. Mes clients firent ce pas et se raréfièrent. » (La chute .p, 113).

« Un jour pourtant, au cours d'un voyage que j'offris à une amie, sans lui dire que je le faisais pour fêter ma guérison, je me trouvais à bord d'un transatlantique, sur le pont supérieur, naturellement. » (La chute .p, 114).

« Cette cellule se distinguait des autres par d'ingénieuses dimensions. Elle n'était pas assez haute pour qu'on s'y tînt debout, mais pas assez large pour qu'on pût s'y coucher. » (La chute .p, 115).

« Que l'innocence en soit réduite à vivre bossue, je me refuse à considérer une seule seconde cette hypothèse. » (La chute .p, 116).

« Croyez-moi, les religions se trompent dès l'instant qu'elles font de la morale et qu'elles fulminent des commandements. » (La chute .p, 116).

« N'attendez pas le jugement dernier. Il a lieu tous les jours. » (La chute .p, 118).

« Il y a toujours des raisons au meurtre d'un homme. Il est, au contraire, impossible de justifier qu'il vive [...] La vraie raison est qu'il savait, lui, qu'il n'était pas tout à fait innocent. S'il ne portait pas le poids de la faute dont on l'accusait, il en avait commis d'autres, quand même il ignorait lesquelles. Les ignorait-il d'ailleurs ? Il était à la source, après tout ; il avait dû entendre parler d'un certain massacre des innocents [...] Il ne l'avait pas voulu, bien sûr. Ces soldats sanglants, ces enfants coupés en deux, lui faisaient horreur. Mais, tel qu'il était, je suis sûr qu'il ne pouvait les oublier. » (La chute .p, 118,119).

« Mais, à côté des raisons qu'on nous a très bien expliquées pendant deux mille ans, il y en avait une grande à cette affreuse agonie, et je ne sais pourquoi on la cache si soigneusement. » (La chute .p, 118).

« Les enfants de la Judée massacrés pendant que ses parents l'emmenaient en lieu sûr, pourquoi étaient-ils morts sinon à cause de lui ? Il ne l'avait pas voulu, bien sûr. » (La chute .p, 118,119).

« Les enfants de la Judée massacrés pendant que ses parents l'emmenaient en lieu sûr, pourquoi étaient-ils morts sinon à cause de lui ? Il ne l'avait pas voulu, bien sûr. Ces soldats sanglants, ces enfants coupés en deux, lui faisaient horreur. Mais, tel qu'il était, je suis sûr qu'il ne pouvait les oublier. » (La chute .p, 118,119).

« Il y a toujours des raisons au meurtre d'un homme. Il est, au contraire, impossible de justifier qu'il vive. [...] Mais, tel qu'il était, je suis sûr qu'il ne pouvait les oublier. » (La chute .p, 118,119).

« La plainte s'élevait dans la nuit, Rachel appelait ses enfants tués pour lui, et il était vivant ! » (La chute .p, 119).

« Et cette tristesse qu'on devine dans tous ses actes, n'était-ce pas la mélancolie inguérissable de celui qui entendait au long des nuits la voix de Rachel, gémissant sur ses petits et refusant toute consolation ? La plainte s'élevait dans la nuit, Rachel appelait ses enfants tués pour lui, et il était vivant ! » (La chute .p, 119).

« Notez d'ailleurs que si Luc n'avait rien supprimé, on aurait à peine remarqué la chose ; elle n'aurait pas pris tant de place, en tout cas. Ainsi, le censeur crie ce qu'il proscriit. » (La chute .p, 120).

« Seigneur ? Il n'en demandait pas tant, mon ami. Il voulait qu'on l'aime, rien de plus. » (La chute .p, 121).

« Les prophètes et les guérisseurs se multiplient, ils se dépêchent pour arriver avec une bonne loi, ou une organisation impeccable, avant que la terre ne soit déserte. » (La chute .p, 124).

« J'errais alors dans les rues. Ils errent aussi, maintenant, je le sais ! Ils errent, faisant semblant de se hâter vers la femme lasse, la maison sévère. » (La chute .p, 124).

« Les mensonges ne mettent-ils pas finalement sur la voie de la vérité ? Et mes histoires, vraies ou fausses, ne tendent-elles pas toutes à la même fin, n'ont-elles pas le même sens ? Alors, qu'importent qu'elles soient vraies ou fausses si, dans les deux cas, elles sont significatives de ce que j'ai été et de ce que je suis. » (La chute .p, 126).

« D'ailleurs, je n'aime plus que les confessions, et les auteurs de confession écrivent surtout pour ne pas se confesser, pour ne rien dire de ce qu'ils savent. Quand ils prétendent passer aux aveux, c'est le moment de se méfier, on va maquiller le cadavre. » (La chute .p, 126).

« Mobilisé bien sûr, mais je n'ai jamais vu le feu. Dans un sens, je le regrette. » (La chute .p, 127).

« L'armée française n'a pas eu besoin de moi sur le front. Elle m'a seulement demandé de participer à la retraite. » (La chute .p, 127).

« Un chien s'était égaré dans le labyrinthe. Grand, le poil raide, une oreille cassée, les yeux amusés, il gambadait, flairait les mollets qui passaient. » (La chute .p, 127,128).

« J'aime les chiens d'une très vieille et très fidèle tendresse. Je les aime parce qu'ils pardonnent toujours. » (La chute .p, 128).

« À ce moment, un jeune soldat allemand qui marchait allégrement me dépassa. Arrivé devant le chien, il lui caressa la tête.» (La chute .p, 128).

« À ce moment, un jeune soldat allemand qui marchait allégrement me dépassa. Arrivé devant le chien, il lui caressa la tête. Sans hésiter, l'animal lui emboîta le pas, avec le même enthousiasme, et disparut avec lui. » (La chute .p, 128).

« Sans hésiter, l'animal lui emboîta le pas, avec le même enthousiasme, et disparut avec lui. [...] J'imaginai au contraire ce sympathique animal devenu mascotte d'un régiment allemand et cela me mettait en fureur. » (La chute .p, 128).

« Toujours est-il que je gagnai finalement la Tunisie où une tendre amie m'assurait du travail. Cette amie était une créature fort intelligente qui s'occupait de cinéma. » (La chute .p, 129).

« Cette amie était une créature fort intelligente qui s'occupait de cinéma. Je la suivis à Tunis et je ne connus son vrai métier que les jours qui suivirent le débarquement des Alliés en Algérie. Elle fut arrêtée ce jour-là par les Allemands et moi aussi, mais sans l'avoir voulu. Je ne sais ce qu'elle devint. » (La chute .p, 129).

« Il y avait avec moi un jeune Français, qui avait la foi. Oui ! c'est un conte de fées, décidément. Le genre Duguesclin, si vous voulez. » (La chute .p, 130).

« Le genre Duguesclin, si vous voulez. Il était passé de France en Espagne pour aller se battre. » (La chute .p, 130).

« Le général catholique l'avait interné et d'avoir vu que, dans les camps franquistes, les pois chiches étaient, si j'ose dire, bénis par Rome, l'avait jeté dans une profonde tristesse. Ni le ciel d'Afrique, où il avait échoué ensuite, ni les loisirs du camp ne l'avaient tiré de cette tristesse. » (La chute .p, 130).

« Par plaisanterie, je levai le doigt, et fus seul à le faire. » (La chute .p, 131).

« La vérité est que Duguesclin nous avait impressionnés. Moi-même, il me semble que je ne riais pas tout à fait. Je trouvai d'abord que mon petit prophète avait raison et puis le soleil, les travaux épuisants, la bataille pour l'eau, bref, nous n'étions pas dans notre assiette. » (La chute .p, 131,132).

« Non, non, ce n'était pas Duguesclin, il était déjà mort, je crois, il se privait trop. Et puis, s'il avait été là, pour l'amour de lui, j'aurais résisté plus longtemps, car je l'aimais, oui, je l'aimais, il me semble du moins. » (La chute .p, 133).

« Mais j'ai bu l'eau, cela est sûr, en me persuadant que les autres avaient besoin de moi, plus que de celui-ci qui allait mourir de toute façon, et je devais me conserver à eux. C'est ainsi, cher, que naissent les empires et les églises, sous le soleil de la mort. » (La chute .p, 133).

« N'ayant pas le cœur assez grand pour partager mes richesses avec un pauvre bien méritant, je les laissais à la disposition des voleurs éventuels, espérant ainsi corriger l'injustice par le hasard. » (La chute .p, 134).

« Puis le gorille, sur ma demande, l'a mis en dépôt ici. Il rechignait un peu à le faire, mais il a pris peur quand je lui ai expliqué l'affaire. » (La chute .p, 135).

« Depuis, ces estimables magistrats font ma seule compagnie. Là-bas, au-dessus du comptoir, vous avez vu quel vide ils ont laissé. » (La chute .p, 135).

« De faux juges sont proposés à l'admiration du monde et je suis seul à connaître les vrais. Quatrièmement, parce que j'ai une chance, ainsi, d'être envoyé en prison, idée alléchante, d'une certaine manière. Cinquièmement, parce que ces juges vont au rendez-vous de l'Agneau [...]. » (La chute .p, 136).

« Tenez, nos moralistes, si sérieux, aimant leur prochain et tout, rien ne les sépare, en somme, de l'état de chrétien, si ce n'est qu'ils ne prêchent pas dans les églises. Qu'est-ce qui les empêche, selon vous, de se convertir ?

Le respect, peut-être, le respect des hommes, oui, le respect humain. Ils ne veulent pas faire scandale, ils gardent leurs sentiments pour eux. » (La chute .p, 139).

« À l'en croire, quatre-vingts pour cent de nos écrivains, si seulement ils pouvaient ne pas signer, écriraient et salueraient le nom de Dieu. Mais ils signent, selon lui, parce qu'ils s'aiment, et ils ne saluent rien du tout, parce qu'ils se détestent. Comme ils ne peuvent tout de même pas s'empêcher de juger, alors ils se rattrapent sur la morale. En somme, ils ont le satanisme vertueux. » (La chute .p, 140).

« Ah ! les petits sournois, comédiens, hypocrites, si touchants avec ça ! Croyez-moi, ils en sont tous, même quand ils incendient le ciel. Qu'ils soient athées ou dévots, moscovites ou bostoniens, tous chrétiens, de père en fils. Mais justement, il n'y a plus de père, plus de règle ! On est libre, alors il faut se débrouiller et comme ils ne veulent surtout pas de la liberté, ni de ses sentences, ils prient qu'on leur donne sur les doigts, ils inventent de terribles règles, ils courent construire des bûchers pour remplacer les églises. Des Savonarole, je vous dis. Mais ils ne croient qu'au péché, jamais à la grâce. Ils y pensent, bien sûr. La grâce, voilà ce qu'ils veulent, le oui, l'abandon, le bonheur d'être et qui sait, car ils sont sentimentaux aussi, les fiançailles, la jeune fille fraîche, l'homme droit, la musique. » (La chute .p, 141).

« N'est-il pas bon aussi bien de vivre à la ressemblance de la société et pour cela ne faut-il pas que la société me ressemble ? La menace, le déshonneur, la police sont les sacrements de cette ressemblance. » (La chute .p, 142).

« Il m'a donc fallu trouver un autre moyen d'étendre le jugement à tout le monde pour le rendre plus léger à mes propres épaules. J'ai trouvé ce moyen. » (La chute .p, 143).

« Je prends les traits communs, les expériences que nous avons ensemble souffertes, les faiblesses que nous partageons, le bon ton, l'homme du jour enfin, tel qu'il sévit en moi et chez les autres. » (La chute .p, 145).

« Les intelligents, il faut y mettre le temps. Il suffit de leur expliquer la méthode à fond. Ils ne l'oublient pas, ils réfléchissent. » (La chute .p, 147).

« Ce sont les colombes, sûrement. Elles se décident enfin à descendre, ces chéries, couvrent les eaux et les toits d'une épaisse couche de plumes, elles palpitent à toutes les fenêtres. Quelle invasion ! Espérons qu'elles apportent la bonne nouvelle. » (La chute .p, 151).

« Pour le qu'il m'arrêtera pour le vol des Juges intègres. Pour le reste, n'est-ce pas, personne ne peut m'arrêter. Mais quant à ce vol, il tombe sous le coup de la loi et j'ai tout arrangé pour me rendre complice ; je recèle ce tableau et le montre à qui veut le voir. » (La chute .p, 152).

Résumé

Les diaphores sont des mécanismes linguistiques qui assurent la cohérence textuelle aussi bien que la cohésion textuelle. Les anaphores reprennent leurs antécédents par différentes manières pour éviter la répétition et ajouter du sens. Tandis que les cataphores annoncent leurs subséquents pour mettre en relief les éléments visés.

Mots clés : Diaphores, cohérence textuelle, cohésion textuelle, anaphores, antécédent, cataphores, subséquent.

ملخص :

الديافور هي الاليات اللسانية التي تضمن التناسق والانسجام النصي , تعود الانافور على سوابقها بطرق مختلفة وذلك لتفادي التكرار وتوضيح المعنى , بينما الكطافور تعلن عن لواحقها وذلك لأخذ بعين الاعتبار العناصر المستهدفة.

الكلمات المفتاحية: الديافور، التناسق النصي , الانسجام النصي , الانافور، السابقة ، الكطافور , اللاحقة.